

THOMAS BOIS, O.P.

L'ÂME DES KURDES  
A LA LUMIÈRE  
DE LEUR FOLKLORE



BEYROUTH

1 9 4 6

**FONDS  
ROGER LESCOT**



THOMAS BOIS, O.P.

L'ÂME DES KURDES  
A LA LUMIÈRE  
DE LEUR FOLKLORE



BEYROUTH

1 9 4 6

CETTE ÉTUDE A ÉTÉ PUBLIÉE DANS  
*LES CAHIERS DE L'EST*  
N<sup>os</sup> 5 ET 6 — BEYROUTH 1946

*CUM SUPERIORUM PERMISSU*

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION . . . . .	5
Le Kurdistan à vol d'oiseau. . . . .	5
Statistiques et Troubadours. . . . .	6
I.— <i>Le Kurde observe la nature en artiste</i> . . . . .	9
Dès que le soleil se lève... . . . . .	9
Ce que crée l'imagination ... . . . .	10
...N'empêche pas les yeux de voir... et de bien voir !.	12
II.— <i>Le Kurde a du caractère et de l'honneur</i> . . . . .	15
1° Libres... comme l'oiseau ! . . . . .	15
2° Nemrods et Tartarins ! . . . . .	19
3° Coupeurs de routes et Chevaliers ! . . . . .	22
4° Dans la mêlée : les Barbares et les Preux ! . . . .	24
III.— <i>La femme kurde aussi est racée.</i> . . . . .	31
1° Chantons, amis, la vie est belle ! . . . . .	32
2° Gai, gai, marions-nous !... . . . .	37
3° Méfions-nous du mauvais œil ! . . . . .	42
4° Tant que les femmes seront vaillantes... . . . .	43
IV.— <i>Devant Dieu, le Kurde est petit.</i> . . . . .	47
1° Dieu seul est Grand ! . . . . .	47
2° Barbe et Turban sont peu de chose... . . . .	49
3° Grande affaire, petits moyens ! . . . . .	54



## INTRODUCTION (1)

---

### Le Kurdistan à vol d'oiseau

Le Kurdistan — cette Pologne du Moyen-Orient — se trouve partagé entre la Turquie où vivent 3.800.000 Kurdes, l'Iran où ils sont 3 millions et l'Irak qui en abrite 1 million. Ceux qui habitent la Syrie se répartissent au Nord d'Alep et dans la Haute-Djézireh. Enfin, la Russie compte 160.000 Kurdes dans la république soviétique d'Azerbeïdjan.

Le Kurdistan est un beau pays. Les Britanniques nombreux qui, à des titres divers, l'ont parcouru en tous sens depuis de longues années, — car rien de ce qui est humain ne leur est étranger et la chanson du pétrole, elle aussi, a son charme — disent volontiers qu'il rappelle l'Ecosse (2) par ses hautes montagnes qui atteignent parfois 4.000 mètres et par ses vallées verdoyantes où serpentent des rivières poissonneuses. Pays pittoresque, aux sites sauvages, où les escalades fatigantes de rochers à pic sont compensées par la vue de couchers de soleil féériques, par la fraîcheur de cascades gigantesques, par le chant de milliers d'oiseaux qui hantent ses bosquets, par la saveur des fruits de toutes espèces de ses innombrables jardins. Mais pays rude aussi car, après les neiges d'un hiver qui se prolonge de six à huit mois, il y faut supporter, en été, des chaleurs torrides qui dépassent 30 et même 40 degrés dans les plaines encaissées (3). Parfois, le

(1) La plupart des éléments de ce travail ont été empruntés aux revues kurdes publiées à Damas: **Hawar**, depuis 1932; **Ronahi**, depuis 1942, et du journal **Roja nû**, publié à Beyrouth, 1943. On trouvera beaucoup d'anecdotes dans A. M. Hamilton, **Road through Kurdistan** (London, 4th ed. 1945, p. 256).

(2) Art. **Kurdistan**, in **Akhbar-el-Harb**, no. 53 (29 janv. 1944), trad. in **Ronahi**, no. 23, p. 456. Cf. aussi Rondot: **Les Tribus montagnardes de l'Asie antérieure. Quelques aspects sociaux des populations kurdes et assyriennes**, in **Bull. Et. Or.** (Damas, 1935, T. VI, p. 1-50)

(3) Newin: **Le nombre des repas chez les Kurdes**, in **Hawar**, no 13, p. 200.

spectacle qui s'étale aux regards fait songer à la Suisse: il n'y manque que le confort moderne... mais il y manque, et combien!

La nature du pays se reflète, comme on peut s'y attendre, dans le peuple qui l'habite. De race aryenne — non sémite —, les Kurdes sont ordinairement des gaillards solides, montagnards et bergers pour la plupart, les uns sédentaires, les autres nomades, menant une vie toujours simple, souvent dure, parfois farouche.

Certes, je n'ai pas l'intention, ni la prétention, de faire en quelques pages l'histoire de ce peuple déjà célèbre dès l'Antiquité, puisque Xénophon, dans son *Anabase* (IV<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.), raconte les difficultés des Dix-Mille, en leur fameuse retraite, quand ils eurent affaire aux Carduques, qui sont les ancêtres des Kurdes d'aujourd'hui. Le noble Saladin (1137-1193) qui, lors des Croisades, combattit Richard Cœur-de-Lion († 1199), était un prince kurde. Kérim-Khan, fondateur de la dynastie des Zends (1747-1794), appelé le «Titus de la Perse», était kurde lui aussi. En 1847, les Turcs durent faire appel à la stratégie du général prussien de Moltke pour venir à bout du dernier prince kurde indépendant, l'illustre Bédir-Khan. J'arrête ici cette liste, mais il serait facile de l'allonger en relevant, au fil des siècles, les noms des Kurdes qui s'illustrèrent dans la politique, la guerre ou la littérature, et en citant, pour l'époque actuelle, tels ministres d'Irak ou de Syrie (4).

### Statistiques et Troubadours

Je laisserai de côté l'aspect politique de la question pour étudier, tout simplement, l'âme, le caractère de ce peuple de 8.000.000 d'êtres — aussi nombreux que les Belges — et cela, par l'intérieur, si je puis m'exprimer de la sorte, car c'est à la lumière de leur folklore que je voudrais illustrer cette étude. Je ne m'attarderai guère à considérer la géologie des lieux et à énumérer montagnes et rivières. Qu'on ne s'attende pas à de minutieuses statistiques sur les importations et les exportations. Je raconterai plus d'histoires que je

(4) Les Barazi de Hama (Cf. Lescot: *Une enquête sur les Yézidis de Syrie*, Beyrouth, 1938, p. 109, note 4 et Adib Muawwad: *El Akrād fi Lubnan wa Suriya* (en arabe), Beyrouth, American Press, 1945, p. 19) seraient d'origine kurde. De même Noury Pacha Saïd, Premier Ministre d'Irak.

## INTRODUCTION

ne parlerai d'Histoire; je citerai moins de chiffres que de proverbes, moins d'archives que de légendes; car j'ai négligé les sources des historiens et des géographes pour puiser largement chez les conteurs et les chansonniers, les «*dengbêj*», les «*çirokbêj*», les «*stranvan*», ceux que certains ont appelés les «troubadours» des tribus (5).

(5) Dr. A. Brunel: *Troubadours kurdes*, in *Revue du Caire*, déc. 1942, p. 129-131. Cf. Celadet Ali Bedir-Xan: *Le Folklore kurde*, no. 4, in *Hawar*, no. 4, p. 54.



## I

### LE KURDE OBSERVE LA NATURE EN ARTISTE

Les Kurdes, dans l'ensemble, ne sont pas instruits et, pour la plupart, ils n'en souffrent guère: «*Nezani xwese canî*» (l'ignorance est douce à l'âme) dit le proverbe (6); mais cela ne les empêche pas d'être intelligents, pleins de bon sens, réfléchis et d'excellent jugement.

Leur intelligence, d'ailleurs, n'a rien de spéculatif; elle est, au contraire, concrète, sensible, et se manifeste par un sens très développé de l'observation, une fraîcheur d'âme et d'imagination très poétique, un esprit satirique aussi qui ne craint pas de s'exercer aux dépens des chefs de tribus ou des cheikhs religieux.

#### Dès que le soleil se lève...

Ils ont des yeux pour voir et savent apprécier et décrire le spectacle de la nature:

«En escaladant les montagnes de Hewreman (au Sud du Kurdistan), on éprouve une sensation bizarre. On croit atteindre le ciel bleu et clair du pays, en suivant les pentes colorées et parfumées par des fleurs connues et inconnues qui grisent l'odorat et enchantent les yeux.

«Mais la merveille de la nature s'accomplit à l'aurore, une heure et demie avant le lever du soleil sur la terre d'Asie; des monts de Hewreman, on le voit enfoncé dans le velours de la nuit, comme un démon noir, dépassant de quatre à cinq fois sa grandeur.

«Les Kurdes, habitués à ce spectacle, vous font suivre les mouvements et l'évolution grandiose de l'astre.

(6) Les proverbes kurdes sont très nombreux. Ceux qui sont cités au cours de cette étude sont extraits des ouvrages suivants:

1. — Major E. Ncel: *The character of the Kurds as illustrated by their proverbs and popular sayings*, Bull. School of Orient. Studies. 1921. IV, p. 79-80.
2. — Capt. Jardine: *Bahdinan Kurmanji* (Baghdad, 1926).
3. — Abbé P. Beidar: *Grammaire Kurde* (Paris, 1926).
4. — D. P. Margueritte et Emir K. A. Bedir-Xan: *Proverbes Kurdes* (Paris, 1938).
5. — R. Lescot: *Textes Kurdes*, 1ère partie (Beyrouth, 1940).
6. — Tawûsparez: *Proverbes*, in *Hawar*, nos. 45-49.

«La nuit règne encore et, sous la voûte étoilée, silencieuse, la Terre dort et donne l'impression d'un temple vide, et chaque chose apparaît nonchalante et mystérieuse.

«Malgré les notions précises de la science, on aime à croire que, la Terre se reposant dans la tranquillité immense de la nuit, c'est le soleil qui avance.

«L'astre qui, tout d'abord, est absolument noir, petit à petit évolue et prend une couleur de sépia très foncée, pour passer à une teinte mauve-lilas, et ces différentes couleurs, par des changements très graduels, se fondent en un ton jaune vif.

«Puis, la coloration prend une allure plus précise, le jaune devient rose comme une flamme naissante, un rouge très vif lui succède, pour faire place au globe d'un rouge ardent, comme un énorme morceau de fer brûlant qui semble verser le feu dans l'espace.

«Au loin, à l'horizon, sur des collines étincelantes, on aperçoit des bandes d'oiseaux, pareils à des essaims bourdonnants d'abeilles. La densité de la nuit s'affaiblit, des brumes passent, des ombres et des nuages s'enfuient; entre la Terre et le Ciel, on voit se former un rond doré, comme une ceinture magique d'où sortent des reflets rouges, bleus, gris, mauves, jaunes et blancs, dans une limpidité qui laisse voir les étoiles.

«Pendant une heure et demie, les yeux sont extasiés par ces jeux colorés et lumineux et se reposent en contemplant l'aurore qui naît dans la plaine. Comme une grande rose, l'astre s'épanouit dans le jardin du Ciel, et la Terre, pâlie, rit sous la lumière éblouissante, dont les diverses couleurs teintent le frisson des eaux.» (7)

Pourrions-nous dénier le titre de poète à l'Emir Kamiran Ali Bédir-Khan qui manie avec un tel talent la langue française ?

### Ce que crée l'Imagination...

Mais si la Nature est si jolie, c'est qu'elle est peuplée d'êtres divins qui la vivifient: les Fées, les «Peri» hantent les sources des montagnes. Les Djinns bienfaisants et parfois moqueurs, coiffés d'un bonnet rouge qui les rend invisibles, circulent dans les vallées profondes; les Esprits malfaisants, eux, se cachent au creux des rochers et au fond des cavernes: les enfants, en quête de pigeons sauvages, ne s'y aventurent qu'en tremblant! (8) Aussi, tout pic de forme un peu curieuse, toute source limpide, tout arbre isolé dont l'emplacement étonne, sont-ils objets de légendes qui expliquent ces particularités. Que de fois, moi aussi, comme tout le monde, n'ai-je pas lancé des cailloux au «Rocher du Diable» qui n'avait,

(7) Dr. Kamiran Ali Bedir-Xan: *Le Soleil noir. Coutumes du pays des Kurdes*. in *Hawar*, no. 26, p. 415-418.

(8) Qedrican: *Guneh*, in *Hawar*, no. 39, p. 614-615.

certes, rien de diabolique, mais dont la position, en contre-bas d'un sentier de la montagne, semblait insolite!

Au sud d'Erzeroum, au Nord de la vallée de Mouche, une montagne d'où jaillissent de multiples sources, s'appelle «Bingol» (odeur de rose) car, au printemps, elle se transforme en un immense parterre:

«Un jour, un berger y mena paître ses moutons. Fatigué, il aperçut trois serpents qui sortaient d'un trou et se dirigeaient vers l'eau. Tous les trois étaient criblés de blessures. Tous les trois prirent une feuille verte en leur gueule et se plongèrent dans la source. Ils se lavèrent, sortirent: leurs plaies étaient cicatrisées. Ils avaient, en outre, pris un nouvel air de santé: ils étaient embellis et rajeunis.

«Le berger, frappé d'étonnement, se dit en lui-même: «Voilà la source de la Vie Eternelle!» Il se souvint alors de son Agha, malade depuis des années, au lit et incapable de se remuer. Il se mit allégrement en route, gagna son village, informa son chef. Tous les villageois s'assemblèrent; ils installèrent leur Agha sur un brancard et le transportèrent au sommet du Bingol.

«Mais voilà, lorsque les serpents étaient sortis de l'eau et se glissaient parmi les herbes et les rochers, des gouttes d'eau tombaient de leurs corps. De chaque goutte naissait une source nouvelle, si bien qu'à l'arrivée des paysans et du berger, toute la plateforme montagnaise était couverte de lacs et de sources. Le pâtre chercha longtemps la sienne, allant de l'une à l'autre. Mais il lui fut impossible de la retrouver. Etouffant de colère, il se laissa tomber sur une pierre et dit:

«C'est Bingol, c'est Mille-Lacs!

«Comment saurais-je quel est mon lac?»

«Et la Source de la Vie Eternelle ne fut pas découverte, et personne ne put y boire ni s'y baigner. Et c'est pourquoi nous mourons tous!» (9)

Mais il n'y a pas que la nature qui soit mystérieuse en Kurdistan. On y rencontre souvent des ruines de constructions grandioses: forteresses plus ou moins délabrées, sur des pitons inaccessibles; abris bâtis avec des blocs énormes dans des grottes situées au flanc de rocs abrupts; ponts gigantesques, «ponts du Diable» dont l'origine se perd dans la nuit des temps. La solidité de leur construction et la hardiesse de leurs arches, qui surplombent parfois de très haut de tumultueux torrents, excitent l'imagination populaire. A Zakho, en Irak, non loin des rives du Tigre et de la frontière syrienne, j'ai admiré un de ces ponts merveilleux. En voici la légende:

«Lorsqu'on construisait le gigantesque pont de Zakho, arrivé à

(9) Herekol Azizan: *La Légende de Bingol*, in *Hawar*, no. 11, p. 166-167.

la grande arche à voûter, en vain l'architecte s'efforçait-il de la fermer, elle s'effondrait toujours et la bâtisse s'en allait en lambeaux. Alors l'architecte déclara à l'Emir de Zakho, qui assistait au travail, que le pont voulait une vie et qu'à moins qu'un être vivant n'y fût incrusté, l'arche refuserait toujours de se fermer. Voulant à tout prix mener à bonne fin une œuvre qui l'immortaliserait, l'Emir ordonna que la première âme qui sortirait de la ville et arriverait au pont fût, toute vivante, introduite dans l'ouvrage; et il scella ce décret par le serment national. Or, l'Emir avait une fille unique qu'il chérissait tendrement; elle s'appelait Dallée.

«Se souvenant d'un père bien-aimé, et désirant assister à la clôture de l'ouvrage, Dallée sortit de la ville, vers midi, accompagnée de son chien, et se dirigea vers le pont. Le prince, voyant sa fille devancée par le chien, sourit, heureux de la coïncidence. La princesse, au contraire, crut qu'il se moquait d'elle en la voyant précédée d'un animal ignoble; elle rejeta le chien en arrière et parvint ainsi au pont. Ce fut une consternation générale; on se regardait avec douleur.

«Le prince, refoulant son amour paternel, ordonna que sa fille fût introduite dans la construction; la jeune princesse s'inclina devant l'ordre paternel et ne prononça pas une parole; elle laissa faire. Ainsi, la bien-aimée Dallée fut mise dans la maçonnerie; et lorsque la dernière pierre ferma les yeux à celle qui, dans un geste sublime, saluait encore un père chéri, mais inexorable, deux grosses larmes roulèrent sur la joue de celui-ci. Et ce fut tout!»

«Toute la région fait encore le deuil de la jeune Dallée et chante son dévouement en des vers immortels. Les indigènes se plaisent même à montrer du doigt l'ouverture au fond de laquelle se trouve enfermée la princesse.» (10)

### ...N'empêche pas les yeux de voir... et de bien voir!

Si la féconde fantaisie des Kurdes prend plaisir à expliquer, par des interventions, plus ou moins miraculeuses, tout ce qui leur paraît étrange, il ne faudrait pas en conclure, pour autant, qu'ils vivent en plein pays de rêve. Loin de là. Ils émaillent leur conversation d'innombrables proverbes, souvent rythmés et rimés, qui dénotent un admirable don d'observation (11). Spectacle de la nature, activités quotidiennes, surtout attitudes des animaux domestiques qu'ils élèvent ou des bêtes sauvages qu'ils chassent, tout leur suggère des comparaisons qui piquent la curiosité et constituent un savoureux arbrégé de sagesse pratique:

— Il n'y a ni hautes montagnes sans neige, ni vallées profondes sans eau.

— Une montagne a besoin d'une autre montagne.

(10) P. Beidar, o. c. p. 36-39.

(11) P. Beidar, o. c. Préface, p. 1.

— Que la foudre tombe sur la montagne, humide ou sec : tout brûle!

— Tant que tu ne seras pas devant la montée, tu ignoreras combien la descente est agréable.

— Les rochers les plus lourds n'exercent de pression que sur place.

— Une fois que le rocher commence à glisser, il est difficile de l'arrêter.

— Tant l'eau reste dans les lacs, tant elle croupit.

— Lorsque l'eau se trouve à l'étroit, elle fait du bruit.

— Rien n'est plus faible que l'herbe, pourtant elle ne reste pas sous la pierre.

— Lorsqu'on détruit la vigne, le sumac pousse à sa place.

Un petit tour à la basse-cour nous incitera à la modestie :

— Bon coq chante dès l'œuf.

— La poule ne peut voler plus loin que le poulailler.

— Poule affamée rêve de maïs.

— Poule qui boit regarde vers Dieu.

— La poule a regardé l'outarde, elle s'est déchiré le derrière!

Mélons-nous quelques instants aux bergers de la tribu; ce ne sera pas sans profit :

— Bon bélier se reconnaît dès le seuil du bercaïl.

— Le bélier suffit à deux brebis.

— Brebis et chèvres s'accouplent en secret et mettent bas en public.

— Quand le bouc a fait son temps, c'est le biquet qu'on appelle chef du troupeau.

— Le droit du bélier sans défense tombe devant le bélier à cornes.

— La chèvre galeuse boit en haut de la source.

— Cent moutons se reposent à l'ombre d'un seul arbre.

— Une grotte où il y a place pour cent moutons peut en contenir cent.un.

— Tant que le monde sera monde, le loup guettera la chèvre.

— Séparé de son troupeau, le mouton est la proie des loups.

— Tous les oiseaux mangent du raisin, l'étourneau seul n'a pas de chance.

— L'ami de la pie a toujours le bec dans la crotte.

La justesse du coup d'œil, dans l'observation des bêtes au milieu desquelles il vit, inspire au Kurde une foule de fables où le Serpent, le Loup, le Lion, l'Ours et surtout le Renard montrent leurs qualités et défauts classiques de force, de lâcheté ou de ruse. On pourra apprécier leur intérêt psychologique en lisant celle que nous citons :

«Un homme cheminait. Il rencontra un serpent sous une grosse pierre d'où, immobilisé, il ne pouvait se dégager. Pris de pitié, il souleva la pierre et délivra l'animal. Celui-ci se secoua, se dressa sur sa queue et se précipita sur l'homme pour le piquer. L'homme

lui dit: «Serpent, mon ami, qu'est-ce que cela signifie? Je t'ai sauvé de la mort et tu veux me tuer!» — «Ne sommes-nous pas ennemis de longue date? répliqua le serpent, je te piquerai!» L'homme eut beau faire, le serpent persistait en son dessein. Finalement, l'homme lui dit: «Eh bien, allons consulter une personne de bon sens!» Le serpent acquiesça et ils se mirent en route. Ils firent quelques pas et croisèrent un renard. Ils lui racontèrent l'aventure. Le renard regarda l'homme, sourit, puis il dit: «C'est sur place qu'il me faut aller prendre ma décision!» Ils retournèrent donc sur leurs pas et retrouvèrent la pierre. Le renard dit à l'homme: «Toi, souève la pierre». Ce qu'il fit. Puis il s'adressa au serpent: «Toi, mets-toi dessous». Le serpent s'introduisit sous la pierre que l'homme laissa retomber. Un instant passa. Le renard ne soufflait mot. Le serpent lui dit donc: «Eh! renard, où est ta sentence? J'étouffe ici sous cette pierre!» Et comme l'homme faisait mine de partir, le renard l'arrêta et lui dit: «Une autre fois, garde-toi de soulever cette pierre!» (12)

Avant de clore cet aperçu succinct sur l'aspect intellectuel de l'âme kurde, que la suite de cette étude ne fera, d'ailleurs, que préciser et développer, je tiens à signaler la mémoire prodigieuse de certains «dengbêj» ou conteurs. Peu d'entre eux savent lire et écrire. Ils doivent donc connaître par cœur des chansons en 25 couplets de 7 ou 8 vers, comme «Le Beau de la Steppe» (13), ou même en 53 couplets, comme le «Lavij» ou «Complainte sur les Fins Dernières» (14). La Légende de «Mamê Alan» ne compte pas moins de 3675 vers (15). Malgré la confiance que d'aucuns accordent au «style oral», je doute fort, pour ma part, que les chanteurs puissent débiter, sans le moindre lapsus, des textes si longs auxquels s'entremêlent des passages stéréotypés. D'ailleurs, chansonniers et troubadours n'hésitent pas à introduire des variantes pour s'adapter aux circonstances, pour flatter quelque auditeur de marque, ou simplement parce qu'ils sont en verve. Et ce n'est bien souvent qu'un agrément de plus au plaisir de les entendre.

(12) Mar û Mirov. in *Hawar*, no. 6, p. 84, trad. Herekol Azizan, *ibid.*, no. 7, p. 104. Les revues *Hawar* et *Ronahi* ont publié de nombreuses fables. Cf. aussi B. Nikitine: *Quelques fables kurdes d'animaux* (17ème congrès intern. des Orientalistes, Oxford, 1938. Cf. *Folklore* (London), sept. 1929.

(13) Celadet Ali Bedir-Xan, *Le Beau de la Steppe*, Texte trad. et com. in *Hawar*, no. 24, p. 376-377; 382-386; no. 25, p. 403-404.

(14) Celadet Ali Bedir-Xan, *Lavij*, Texte, trad. et com. in *Hawar* no. 25, p. 394-403.

(15) R. Lescot, *Textes kurdes*, 2ème partie, *Mamê Alan* (Beyrouth, 1948).

## II

### LE KURDE A DU CARACTERE ET DE L'HONNEUR

«Après avoir bien mangé, le Kurde tue un homme ou enlève une femme». Ce proverbe résume assez bien l'opinion de ceux qui considèrent les Kurdes uniquement comme des sauvages et des pillards. Certes, le côté poétique et spirituel de leur âme ne doit point nous donner le change. Nous savons trop, par expérience, que les joueurs de mandoline usent parfois d'autre musique et font valser d'autre façon. Ainsi des Kurdes. Mais pour comprendre leur caractère, il faut vivre leurs occupations journalières dans l'organisation sociale qui leur est propre.

#### 1°) Libres ... comme l'oiseau !

Ils sont aujourd'hui, en majorité sédentaires. Le Kurde cultive ses champs avec assiduité dans les plaines, ses vignes avec amour sur les côtes. «On est surpris, en voyageant dans les coins perdus du Kurdistan, de voir combien de travail obstiné il emploie pour arracher à la montagne trop ingrate les richesses qu'elle détient avec avarice». (16)

Pourtant, un semi-nomadisme subsiste encore. Sans doute, on ne rencontre pas au Kurdistan ces immenses troupeaux en quête de pâture dans les steppes sans limites familières aux tribus arabes. L'hiver, cependant, on descend dans les vallées et dans les plaines plus clémentes, tandis qu'en été on regagne les fraîcheurs du Zozan ou campements de la montagne (17). Cette transhumance est, d'ailleurs, l'occasion de maintes rencontres, où s'ébauchent des projets de mariages, thème de chansons idylliques, les «Pehîzok» (chants d'autonne) :

(16) B. Nikitine, Quelques observations sur les Kurdes, in *Mercure de France*, 1921, p. 662-674, cité in Dr. Bletch Chîrguh, *La question kurde* (Le Caire, 1930), p. 3.

(17) Bavê Cemsîd, *Resbelek*, no. 2, in *Hawar*, no. 48, p. 714-715, fait une description poétique de cette vie au Zozan ou pâturages d'été

«Voici l'automne, et je ne suis pas prête pour l'hiver! Les hauts sommets sont couverts de nuages, les basses plaines demandent à être arrosées par la pluie.

«Que ne puis-je être la compagne de mon ami à la taille svelte, depuis Tirbikê Sêxa jusqu'à Diriyân!»

«Voici l'automne, et je ne suis pas prête pour l'hiver! Les cimes sont couvertes, les nuages masquent le pic de Dêrebûn. Ami, pauvre ami, malheureux ami, pourquoi n'as-tu rien dit, l'an dernier, durant le campement de l'été?

Aujourd'hui, l'automne est venu, voici le moment des adieux: les tentes vont se disperser!» (18)

Fusil sur l'épaule, accompagnés de leurs chiens, véritables colosses, les bergers mènent paître leurs troupeaux. Mais ils ne jouent pas que de la flûte, ils ne chantent pas que des romances (19). C'est une vie difficile que la leur, toute faite de privations: «**Alun et sucre, c'est tout un pour le berger**» — «**Le sucre n'est pas nourriture de berger**». Souvent habiles «si le berger le veut, il peut faire produire du yoghourt au bouc», les pâtres ne manquent pas de ruse parfois. «Avec le loup, il mange la viande; avec le propriétaire de la brebis, il mène le deuil».

En tout cas, cette existence développe, sans aucun doute, le courage, à cause des périls qui l'entourent, si elle ne favorise guère le progrès de l'esprit: «Si tu veux faire de ton fils un homme, fais-en un berger; mais ramène-le vite à la maison avant qu'il ne soit devenu une bête!» Mais c'est, en définitive, à cette vie simple, loin de toute civilisation et, en fait, sans trop de soucis, que le Kurde doit son goût si prononcé pour l'indépendance. Là, nulle contrainte, nulle loi que son bon plaisir. Aussi, ne nous étonnons pas de son horreur innée pour la discipline et tout ce qui pourrait réduire sa liberté. Ce conte plaisant explique, à sa manière, l'origine de l'autorité:

Il y a de cela bien longtemps, tous les hommes vivaient réunis dans une grande ville, au bord d'une rivière. Un Roi et son Vizir, que l'on avait choisis pour leur sagesse, administraient la communauté. La tâche était d'ailleurs facile. Les gens mangeaient les fruits de leurs jardins, buvaient l'eau du fleuve, ne travaillaient guère et mouraient très vieux, pauvres de souvenirs. On pensait peu, parlait moins, n'ayant rien à dire, et la discorde était inconnue.

Une nuit, le Vizir eut un songe. Il demanda audience à son maître et s'étant prosterné devant lui, il parla de la sorte: — «Sire,

(18) Sur ce genre spécial de chansons, appelées **Penizok**, cf. R. Lescot, **Chants d'automne**, in **Hawar**, no. 28, p. 449, où il publie deux chansons, p. 449-451. Ibid. no. 31, p. 499-500.

(19) Celadet A. Bedir-Xan, **Le Folklore kurde**, in **Hawar**, no. 4, p. 55, n. 1.

j'ai rêvé que le fleuve montait, roulant des eaux noires. Le peuple y buvait et perdait aussitôt la raison. Que signifie cette chose étrange?»

Le Roi qui savait la magie, consulta son grimoire: au bout de trois lunes, le prodige devait s'accomplir.

— «Creusons donc dit le Ministre, une citerne profonde, contenant assez d'eau pour suffire aux besoins de Votre Majesté et à ceux de son serviteur, jusqu'à la fin de nos jours. Gardant ainsi l'esprit lucide, vous veillerez, Sire, comme par le passé, au bonheur de vos sujets.»

— «Vizir, répondit le Prince, ton avis me paraît bon, creusons la citerne.»

Lorsque les trois lunes se furent écoulées, le fleuve grossit soudain, charriant un flot noir. Ceux qui buvaient de son eau, bêtes et gens, perdaient aussitôt la raison. Quelques heures plus tard, la ville entière était peuplée de fous. Les animaux qui, le matin, parlaient encore, demeuraient stupides et muets. Quant aux hommes, ils sentaient peu à peu leur langue se délier. Certains ayant bu davantage que les autres, haranguaient les badauds aux carrefours, puis, la gorge sèche, retournaient boire; plus ils buvaient, plus ils discouraient. On inventait des mots nouveaux; on se battait pour les plus sonores que l'on appelait des idées.

Alertés par le tumulte, le Roi et son Vizir montèrent sur la terrasse du Palais. Ils restèrent là plusieurs jours et plusieurs nuits, contemplant le désordre et, ne sachant que faire, ils pleuraient.

— «Sire, dit enfin le Vizir, Votre Majesté devrait leur parler, leur faire comprendre...»

— «C'est que je ne trouve rien à leur dire», répondit le Roi.

Un valet l'entendit et courut ameuter la foule:

— «Le Roi ne trouve rien à nous dire, le Roi est un sot!»

«Le Roi ne trouve rien à nous dire, le Roi est un sot!» répétait la foule, «qu'il aille boire au fleuve, qu'il y puise, comme nous, l'éloquence et la raison. Nous ne voulons pas d'un Roi fou. Qu'il boive, sans quoi nous le tuerons.»

— «Sire, dit le Vizir, il faut aller boire. Ils seraient bien capables de vous tuer. Je continuerai seul à user de la citerne, et Votre Majesté n'aura qu'à suivre mes conseils. C'est bien assez d'une cervelle saine pour toute une race de déments.»

— «Allons-y», soupira le Roi.

Alors, acclamé par le peuple en délire, le Roi prit le chemin du fleuve et, s'étant couché à plat ventre sur la berge, il s'abreuva aussi longuement.

Comme il était naguère le plus sage, il devint le plus fou. Il fit des lois, battit monnaie, établit des impôts, leva des troupes, pendit son Vizir.

Et depuis, le monde est le monde. (20)

Les conditions de la vie en montagne, par petits groupes isolés, fermés, expliquent que l'organisation sociale des Kurdes soit basée sur la tribu: groupement plus ou moins

homogène, uni par des liens de parenté ou d'intérêts et soumis à l'autorité d'un chef ou «Axa». Certaines tribus comptent plus de 1.000 personnes; d'autres atteignent à peine la centaine. A l'intérieur de chaque tribu, on peut distinguer les clans ou «bavik», composés eux-mêmes de plusieurs foyers (21). Un tel régime social, précisément par l'étroitesse de son horizon, suscitera bien des conflits: soulèvements contre le pouvoir central qui tend à comprimer ou même à supprimer radicalement, comme en Turquie, toute autorité autre que la sienne; batailles entre tribus ou villages, au sujet de pâturage ou de terrains de culture; rivalités, au coeur d'une même tribu, entre les différents clans, pour la désignation du chef, car les droits héréditaires sont toujours remis en question; disputes entre les familles et les individus à propos de femmes enlevées, de tricheries sur la répartition de l'eau d'arrosage des jardins, de dégâts occasionnés par les chèvres dans les vignes. Voilà de quoi dépenser une énergie surabondante. Si le calme règne, grâce à un chef à poigne, on occupera ses loisirs à courir la montagne à la poursuite des bêtes sauvages; à moins que l'on ne préfère se poster au carrefour des routes, ou dans les défilés étroits, pour vivre de brigandage en dépouillant les caravanes.

Mais qu'il s'agisse de chassé, de banditisme, de bagarres ou de révolte, cette activité donne au Kurde l'occasion de déployer ses innombrables qualités: sens de l'honneur, esprit chevaleresque, large hospitalité, courage à toute épreuve et générosité qui, parfois, nous étonne, avec, par dessus le marché, un humour, une bonhomie qui reconforte. Toutefois, lorsque des tribus kurdes sont aux prises les unes avec les autres, on doit constater que leur caractère est «comme l'épée des Persans», c'est-à-dire comme une arme à double tranchant; car, en face du chevalier magnanime, on verra ramper le lâche, et le geste héroïque des uns ne compensera pas toujours la vilénie des autres.

Je n'ose garantir l'authenticité des faits qui vont suivre. Qu'il me suffise de dire que si les Kurdes les racontent, c'est qu'ils les estiment dignes d'eux et qu'ils s'en croient capables. L'idéal est fait de désirs. Et il y a déjà du mérite à admirer les belles choses et à prendre plaisir au récit des grandes actions!

(21) Lire sur l'autorité dans la tribu, au dessus de la tribu et en dehors de la tribu, les pages très intéressantes de Rondot: *Les Tribus...* o. c.

## 2°) Nemrods et Tartarins!

L'ombre de la «Montagne de Nemrod», dans le Kurdistan occidental, s'étend sur ceux qui l'habitent; et, comme le gibier surabonde, tous les Kurdes sont d'enragés chasseurs. Pour ma part, je croirais volontiers que circule en leurs veines un peu du sang de Tartarin! (22)

Les perdrix qui pullulent sont chassées au fusil, au collet ou à la chanterelle. Pour le lièvre, on a recours aux lévriers ou aux faucons. Certains de ceux-ci coûtent, paraît-il, jusqu'à 30 livres or. Mais ce ne sont là qu'amusements d'enfants! La chasse à l'hyène, qui déterre les cadavres, et au renard, qui ravage les poulaillers et grapille dans les vignes, ne comporte guère de risque. Ceux-là seuls méritent le nom de chasseurs qui organisent des battues contre les loups, les sangliers et surtout les mouflons ou bouquetins sauvages qui grimpent avec une agilité fantastique, narguent les poursuivants d'un sommet inaccessible, pour dévaler ensuite les pentes à toute allure ou se précipiter dans les ravins en bonds vertigineux. Cela exige du chasseur, outre le sang-froid, un coup d'œil juste et des réflexes rapides (23).

La chasse à l'ours est un vrai sport; et l'on cite tel virtuose qui ajoutait chaque année vingt nouvelles peaux à son actif (24). Une singulière aventure advint, un beau jour, à l'Emir Mohamed, prince du Botan (+1740), célèbre pour ses relations avec les fées dont il eut plusieurs enfants et qui s'intitule, par surcroît, le «seigneur des chasseurs» :

«Un jour, l'Emir et sa suite étaient allés dans la montagne. Les chasseurs s'étaient réparti les affûts. Deux frères, appartenant à la tribu des Keran, s'étaient installés ensemble. Le prince avait bien recommandé de ne pas tirer tant qu'ils n'entendraient pas la détonation de son fusil.

(22) Les histoires de chasse sont nombreuses et très amusantes.

Sur la chasse en général, à l'hyène, au renard, au lièvre: Osman Sebri, in *Ronahi*, *Nêcir*, no. 17, p. 317-319; sur la chasse à la perdrix: Osman Sebri, *ibid.* no. 17, p. 320-322; no. 18, *Nêcir*, p. 347-350; Celadet A. Bedir-Xan, *Lavij*, in *Hawar*, no. 25, p. 402, no. 5; Evdirehman Eli Yunis, *Nêçira kewan*, in *Ronahi*, no. 25, p. 493-495.

(23) Sur la chasse au sanglier: Osman Sebri, *Beraz û Berazi* in *Ronahi*, no. 16, p. 291; Qedrican, *Nêçira berazan*, in *Ronahi*, no. 28, p. 565-567. Sur la chasse au mouflon ou bouquetin: Herêkol Azizan, *Bâriya Botan*, in *Hawar*, no. 25, p. 391-392. R. Lescot, *Légende de Mir Mihemed*, in *Hawar*, no. 29, p. 465-468; Osman Sebri, *Nêçir*, in *Ronahi*, no. 17, p. 318; Evdirehman Eli Yunis, *Nêçira hîrê û pezkoviyân*, in *Ronahi*, no. 26, p. 518-519.

(24) Evdirehman Eli Yunis, o. c. in *Ronahi*, no. 26, p. 520.

«Le jour se leva. L'émir aperçut un gros ours qui se dirigeait vers l'affût des deux frères. Il arriva à portée de leurs fusils, mais ils ne tirèrent pas. Mohamed Beg bouillait d'impatience. Enfin, l'ours contourna l'affût et disparut. Le prince se leva et se dirigea vers les deux frères, escorté de ses valets. Il était très en colère et se disait: «Je leur ferai couper la tête pour avoir laissé échapper cet ours!» Cependant, lorsqu'il se fut approché, il aperçut un spectacle qui l'emplit d'étonnement: l'ours était là, étendu à terre, les pattes liées à l'aide de ceintures et de turbans.

«Voyant l'animal venir à eux, les deux frères s'étaient concertés. Que faire? Ils ne pouvaient tirer puisqu'ils n'avaient pas encore entendu le fusil de leur maître. Ils ne pouvaient non plus laisser la bête leur passer sous le nez. Ils avaient donc posé leurs fusils et, tombant à bras raccourcis sur l'ours, l'avaient terrassé et ficelé avec leurs ceintures et leurs turbans!» (25)

Dans cette même région du Botan, si fertile en chasseurs fameux, arriva, il y a cent ans, un exploit de chasse plus merveilleux encore, car cette fois il s'agit d'un lion. Le chasseur qui raconte l'évènement, — car quel profane aurait un tel aplomb? — commence son récit en citant le proverbe: «**Deux têtes de bélier n'entrent pas dans la même marmite**». Il n'y a plus beaucoup de lions dans le Kurdistan, dit-il, car lions et Kurdes ne peuvent vivre ensemble. Dès que, par hasard, un lion s'égare dans le pays, il est tout de suite occis, et de la belle façon. Vous allez en juger vous-mêmes:

«Au temps de Bedir-Xan, un lion s'était aventuré dans la région de Cézirê et avait dévoré brebis et gros bétail. L'émir du Botan, après avoir en vain tenté de l'attraper, fit savoir, à son de trompe, qu'il récompenserait celui qui parviendrait à tuer la bête féroce.

«Un nomade, Garisi, attiré par l'appât du gain d'un mécidi vint à Cézirê, sans armes, le pauvre! mais avec un gros bâton. A peine fût-il arrivé sur les lieux hantés par le lion, que celui-ci se présenta à sa vue. Avant que l'animal ait eu le temps de l'assaillir, notre homme lui asséna un coup de son bâton entre les deux yeux. Comme un vulgaire renard, la bête tomba inanimée aux pieds du nomade.

«L'homme, s'imaginant que ce qu'il avait tué était le chien de l'émir, eut peur de tomber aux mains des valets du prince et s'éloigna de la ville...

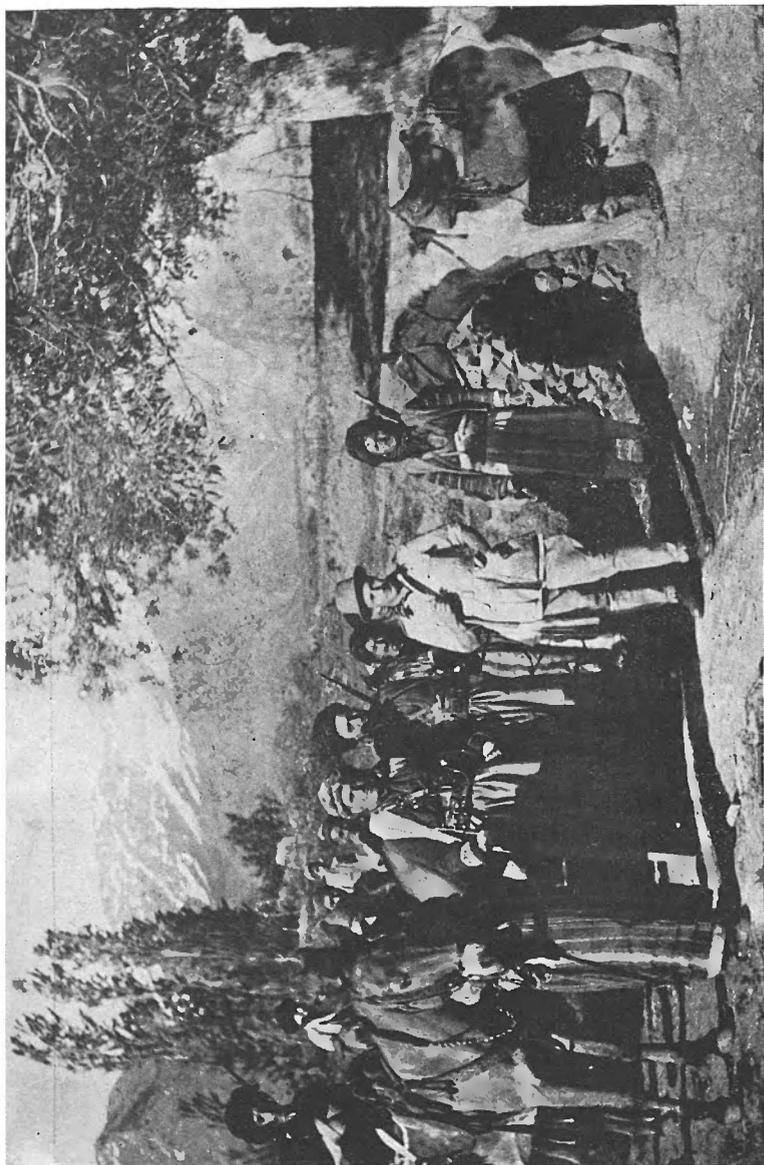
«Or, voilà qu'un Botî, très malin, passa par là. Voyant le cadavre du lion, il lui appliqua son fusil sous l'oreille et fit feu; puis il mit la dépouille sur son âne et la porta chez l'émir à Birca-Belak.

«On avertit aussitôt le prince qui, pour récompenser l'individu, l'interrogea et s'aperçut vite qu'il n'était pas celui qui avait tué le lion. Il fit donc savoir, par des hérauts, qu'il désirait connaître le véritable auteur de la mort du lion.

(25) R. Lescot, *Légende de Mir Mihemed*, in *Hawar*, no. 29, p. 468. Autres histoires de chasse à l'ours: Osman Sebrî, in *Ronahî*, no 17, p. 317; Nêçira hircan, in *Hawar*, no. 48, p. 716-718.



Type Kurde de Rewandûz.



Paysage du Kurdistan irakien.

«Sur ces entrefaites, notre nomade racontait son histoire à un boutiquier et, comme il croyait avoir tué le chien du prince, il broyait tant soit peu. C'est alors qu'ils entendirent la voix du crieur public. Le boutiquier demanda au nomade plus de précisions sur la façon dont il avait tué l'animal et lui dit: «Ce n'est pas le chien de l'émir, c'est effectivement le lion que tu as tué! Cours vite chez le prince chercher ta récompense!»

«Il arriva donc au château; et dès qu'il eut vu la dépouille du lion, il avoua à ceux qui l'entouraient: «Vraiment, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je pourrais dire que c'est moi qui l'ai tué avec mon bâton.»

«On rapporta la chose à l'émir qui convoqua notre nomade. Dès qu'il l'eut aperçu, si bien bâti, le Prince fut convaincu qu'un tel homme était bien capable de tuer un lion avec un bâton. Et le dialogue suivant s'engagea :

— C'est toi qui as tué le lion?

— Seigneur, s'il n'y avait pas cette blessure à la tête, je dirais que c'est moi.

— Comment l'as-tu tué?

— Mon prince, supposons que tu sois le lion, et moi, moi. Eh bien, quand il a voulu se jeter sur moi, j'ai levé ainsi mon bâton et l'ai frappé entre les deux yeux.

(Les valets n'eurent que le temps de lui retenir la main, notre nomade allait frapper le prince entre les deux yeux!)

— Parfait, dit l'émir. C'est toi qui as tué le lion. Parle, que veux-tu que je te donne?

— Seigneur, je ne manque de rien. Je n'ai besoin que de mon mécidi pour payer mon tribut à l'émir!

— A partir d'aujourd'hui, je t'exempte de la taxe. Que veux-tu de plus?

— Mon prince, j'ai un fusil, j'ai des moutons, j'ai des provisions, je n'en veux pas davantage!

«Comme il ne pouvait décider le nomade à lui réclamer quelque chose, l'émir donna ordre à ses serviteurs de le conduire au marché et de lui acheter, pour lui et ses enfants, plusieurs costumes et d'y ajouter un sabre et un fusil damasquinés d'argent.» (26)

Lorsque Tartarin était fatigué de courir les Alpes à poursuivre les chamois, il lançait en l'air sa casquette et l'abaissait à coups de fusil. Ce tir à la cible mobile le maintenait en bonne forme. Nos Tartarins du Kurdistan accomplissent de non moins belles prouesses:

«En 1841, après la bataille de Kermileh, où les habitants de Sasün avaient tenu en échec les soldats du général turc Hafiz Pacha, le Gouvernement, pour apaiser la population, leur avait donné une administration autonome sous l'autorité de Hemedo Birho. Chaque fois donc qu'une affaire surgissait entre le gouvernement et le peuple, les fonctionnaires gouvernementaux venaient chez Hemedo, ou bien celui-ci se rendait à Bitlis et, ensemble, ils étudiaient la question. A chacun de ses déplacements en ville, Hemedo était ac-

compagné d'une nombreuse escorte; aussi, le Gouvernement lui avait installé un palais et prenait tous les frais d'entretien de ces hôtes à la charge du trésor.

«Ce palais était situé vis-à-vis de celui du prince de Bitlis. Or, à chaque voyage, Hemedo, avec quelques gardes du corps s'asseyait au balcon pour contempler la ville. Et alors, aussitôt, venait se camper devant eux, à la fenêtre de sa chambre, la Xane, l'épouse du prince. Elle fumait une pipe «qizqayı», à long tuyau en bois de jasmin, et sans tenir compte des Kurdes d'en face, laissait dépasser le tuyau de sa pipe en dehors de la fenêtre et suivait des yeux les volutes de la fumée.

«J'ignore si c'était par amour pour Hemedo ou à cause de la grande renommée qu'il s'était acquise que la Xane désirait tant voir le chef des Kurdes qui avait mis en fuite les soldats de Hafiz Pacha; en tout cas, le fait que la princesse venait ainsi fumer sa pipe devant leur chef, ne plaisait guère aux hommes de Hemedo. L'un d'eux, Mijo, finit donc par lui dire: «Axa, j'ai l'impression que la princesse se moque de nous à fumer ainsi sa pipe à notre nez. Si tu m'en donnes la permission, je casse la tête de sa pipe d'un coup de fusil.»

— «Mijo, répliqua le chef, la façon d'agir de la Xane ne me plaît pas, à moi non plus, bien sûr; mais j'ai peur que tu ne l'atteignes elle-même. Et alors, quelle honte et quelle confusion pour nous tous!»

— «Non, Maître, n'aie pas peur. Et si je touche autre chose que le fourneau de sa pipe, coupe-moi la tête!»

La tête de la Princesse n'était pas tellement éloignée du fourneau de sa pipe, mais Hemedo avait si confiance en l'adresse de Mijo qu'il l'autorisa à tirer. Du premier coup, celui-ci abattit la tête de la pipe. Lorsque la Xane eut entendu la détonation et le sifflement de la balle et vu la tête de sa pipe voler en l'air, sans la moindre émotion, comme si de rien n'était, elle se leva, alla chercher une autre tête de pipe, l'ajusta à son tuyau de jasmin, mit une braise sur le fourneau, revint à sa place et se remit à fumer.

Mijo en resta tout interloqué. D'un second coup, il décapita de nouveau la pipe. La princesse, de son côté, ne voulut laisser son tuyau vide ni quitter sa place. Elle fixa une nouvelle tête. Une troisième balle de Mijo la fit également valser. Voyant que l'homme prenait plaisir à ce jeu, sans perdre une seule balle, la Xane s'avoua vaincue et consentit à abandonner la place.

Le lendemain, la princesse pria son mari d'organiser un grand festin en l'honneur de ce tireur d'élite et, en présence des personnalités de Bitlis, elle lui offrit en cadeau des armes de luxe.» (27)

### 3°) Coupeurs de routes et chevaliers

La chasse est un plaisir de roi, et ce sont surtout les chefs, les émirs, les aghas et leurs amis qui s'y distinguent. Et puis, on ne se nourrit pas de peaux d'ours ou de crinière.

res de lions! Les pauvres diables estiment qu'il y a plus de profit à détrousser les caravanes de marchands. Mais ce sont de bons brigands, pillards certes, mais qui connaissent les usages et respectent, sinon les étrangers, du moins leurs dames et savent aussi apprécier ceux qui n'ont pas froid aux yeux. Ajoutons, pour être juste, que ce métier a bien diminué depuis la Grande Guerre, sans avoir pour autant entièrement disparu.

Un voyageur européen, H. Binder, rapporte l'anecdote suivante qui remonte déjà à quelques lustres:

«Hier encore, un bandit, nommé Kérim, a dévalisé sur la route plus de soixante personnes. Un officier russe qui voyageait avec sa femme avait été pris parmi ces soixante malheureux; il fut entièrement dévalisé. La dame qui attachait un grand prix à des boucles d'oreilles laissées dans la malle de son mari, les demanda en pleurant à Kérim: «Comment, dit-il, on a pris quelque chose à Madame? Mais qu'on le lui rende, je ne veux rien prendre à une dame!» Immédiatement il lui fait remettre tout ce qui lui appartient mais ne laisse rien à son mari, pas même le plus simple vêtement.» (28)

Voici une autre aventure qui ne manque pas de piquant:

Vers 1912-1913, dans les environs de Diarbékir, vivait un hors-la-loi, bien brave homme, nommé Rezgin. Voici l'histoire que m'a narrée un de ses serviteurs. «Un jour que nous revenions d'avoir volé un mouton sur la grand'route, nous nous installions dans une gorge pour le faire rôtir. Nous étions une quarantaine de compères avec Mam Rezgo. Celui-ci monta sur la colline et, avec ses jumelles, inspecta la plaine. Il aperçut soudain un jeune homme qui approchait, portant sur l'épaule un «martini» à l'acier bruni «comme les yeux d'un bouc», avec deux cartouchières de cinquante cartouches chacune, l'une à la ceinture, l'autre en bandoulière. Il portait des souliers de cuir de Diarbékir, une large ceinture de Giré Moussé, un pantalon de Dehe et, sur la tête, un foulard et un agal de Mossoul. La main à l'oreille, il chantait. Le Chah n'était pas son cousin! Mam Rezgo alerta ses hommes: «Hé, là! cet individu qui arrive, est-ce un homme ou un fou? Que l'un de vous aille le dépouiller!» Car c'était la coutume chez nous d'aller chacun à notre tour, tandis que les autres faisaient le guet. L'un de nous partit donc et appela: «Ho! lo! lo!» L'autre répondit: «Ho! lo! lo!» — «Dépose ton fusil, lui cria-t-on, mets tes cartouchières dessus, quitte tes souliers, ta ceinture, ton pantalon, ton foulard et ton agal et pars en paix!» Il répondit: «Très bien, faut-il que je dépose aussi ma chemise et mon caleçon ou non?»

«Non, ça va comme ça, on te les laisse!»

(28) H. Binder, *Au Kurdistan*, cité in Prince Sureya Bedr-Khan. *La femme kurde et son rôle social* (16ème Congr. Intern. d'Anthrop Bruxelles, 1935), p. 4-5.

On apporta tout l'attirail de l'individu et on le déposa aux pieds de Mam Rezgo. Celui-ci continuait à regarder la plaine. Un vieillard s'avavançait, poussant lentement son âne. Il avait jeté son vieux manteau sur son épaule et ne portait qu'un sabre et un bouclier. Il ne cessait d'exciter son âne: «Hue, hue!» Mam Rezgo dit: «Que l'un d'entre vous aille aussi le dépouiller!» L'un de nous partit et cria: «Ho! lo! lo!» Le vieux répondit: «Ho! lo! lo! Que le ver rouge vous ronge les entrailles, vipères! Que faites-vous en ces parages comme des chiens?» Le serviteur lui dit: «Pas d'histoires! Laisse ton âne, ton manteau, ton sabre et ton bouclier, et file, sauve-toi!» Le vieux répliqua: «Quand donc m'amèneras-tu ta chienne de mère que je puisse te donner tout cela en dot?» Le serviteur chargea son fusil, visa le vieux, mais celui-ci, sans hésiter, dégaina son sabre et courut sus au larron, sans lui laisser le temps de tirer. Le valet s'enfuit. Le grognard se mit la barbe dans la bouche et le poursuivit presque jusque dans la gorge où nous nous trouvions. Notre compère se réfugia chez nous. Le vieux était parvenu au sommet de la colline. Nous avions l'intention de courir au secours de notre camarade, mais Mam Rezgo s'y opposa et, au contraire, interpella le vieux: «Eh! grand'père, viens donc chez nous manger des brochettes!» Il répondit: «Je ne vais pas avec des chiens sur une charogne!» Les valets insistèrent: «Agha, autorise-nous à aller sur lui, il nous déshonore!» Mais Mam Rezgo refusa de nouveau et cria: «Viens donc, grand'père, la chance de Dieu et du Prophète est sur toi!» Le vieux grommela: «Je viens pour qu'on ne dise pas: il n'a pas osé venir!» L'épée nue à la main, il s'approcha de Mam Rezgo et s'accroupissant sur un seul genou, il dit: «Allons, parle, qu'est-ce qu'il y a? Je suis pressé de continuer mon chemin.» — «Mange d'abord, je te parlerai ensuite!»

Le vieux prit une brochette et se mit à manger. Tandis qu'il mangeait, Mam Rezgo apporta ce qui avait été enlevé au jeune homme si peu courageux et le lui donna. Il y ajouta même un poignard comme cadeau et lui dit: «Va! tu es le bienvenu! Que tout cela te soit utile, tu en es digne! Sois-béni!» (29)

#### 4°) Dans la mêlée: les Barbares et les Preux

Si la chasse exige de l'endurance et de l'audace, si le brigandage même fait encourir des risques et donne l'occasion de se montrer bon prince, c'est, à n'en pas douter, au milieu de la bagarre que les hommes des tribus pourront le mieux manifester leurs vertus guerrières de courage, de sang-froid, de mépris du danger et leur sens de l'honneur.

Ces questions d'honneur sont sacrées:

- La vie disparaît, l'honneur reste!
- Il vaut mieux perdre ses biens que son honneur.

(29) B. Nikitine, *Kurdish stories from my collection*, in *Bull. School of Orient. Studies*, 1926, IV, p. 122-126.

— Le déshonneur en ce monde est plus dur que le supplice de la tombe! Aussi, ne faut-il pas hésiter à répandre le sang si c'est nécessaire.

— Qu'on soit assassin, mais qu'on ne contracte pas de dettes!

— Ne laisse pas sans réponse ta vengeance sur la tête de ton ennemi!

On conçoit qu'avec de tels principes, si stricts, les querelles risquent de s'éterniser et de rendre impossibles certaines réconciliations:

— La barbe peut devenir large d'un empan, jamais un ennemi ne deviendra un ami.

— L'ennemi du père ne devient pas l'ami du fils.

— Le sang ne devient pas eau!

Ce n'est d'ailleurs pas toujours de gaieté de cœur que l'on constate ces haines familiales ou tribales: «**C'est peu que mille amis, c'est trop d'un ennemi!**» Sans doute, leur grand nombre n'a rien d'effrayant, car «**Mérini biriye ji pirini**» (le courage triomphe du nombre). Et puis: «**Si Dieu est notre allié, que notre sabre soit de bois!**»

Néanmoins, les Kurdes ne méconnaissent pas le danger et se moquent des fanfarons: «**Qui n'est pas à la guerre est un lion**» (**Yê ne li serî, sêr e!**). Mais si le sort en est jeté et si on ne peut éviter la lutte, on y court avec le sourire: «**Piller ensemble est une fête, mourir ensemble est une joie!**»

Et, en effet, si les Kurdes ne revendiquent pas pour leur le proverbe: «**La guerre vaut mieux que l'inaction**», on s'aperçoit du moins à lire leurs chroniques, à écouter leurs troubadours, que la guerre tient une large place dans leur vie. Sans doute, de batailles rangées, il n'est point question. Il s'agit plutôt de guerillas, d'embuscades, de stratagèmes de maquis et non de stratégie spectaculaire.

Des chants guerriers soutiennent l'enthousiasme des combattants. Souvent, un chansonnier, combattant lui aussi, les improvise au fur et à mesure des péripéties de la lutte, et, par des appels personnels, des remarques piquantes, excite à l'envi l'ardeur des hommes d'armes.

«**Mon cœur, mon pauvre cœur, est un cœur affolé!**

La steppe de Mardin brille de mille couleurs!

Guerriers Kurdes, préparez vos abris, vos tranchées!

Fantassins, ajustez les sangles des chevaux!

Dans le crépuscule du matin, ils dirigent des salves de mousqueterie sur la tente du Cheikh des Chammars!

Ils les enfoncent de trois côtés!

Jusqu'à la crête de Serê-Kanî, jusqu'au Zergan des Kikan, ils les poursuivent!

Ils s'emparent du butin et des trophées de guerre!  
 Ils brisent les chaînes des chameaux!  
 Ils fondent les balles des guerriers sur leur poitrine!  
 Les Emch et les Emêche, femmes du Cheikh des Chammars,  
 filles du Cheikh des Tay,  
 Ils les font prisonnières sur le lieu même de leurs campements!  
 Tant que durera en ce monde la renommée de Brahim Pacha,  
 jamais les Chammars ne verront la fuite des Kurdes!» (30)

Tout n'est pas bien joli, pourtant, dans ces luttes souvent fratricides.

Mirdêsan et Qeregêçyan s'étaient querellés pour des terrains de campement et de nombreuses victimes étaient déjà tombées de part et d'autre. Le Gouvernement turc et les tribus voisines s'interposèrent et décidèrent que la tribu qui aurait eu le plus de pertes garderait le territoire contesté. Alors, de nuit, les Qeregêçyan déterrent les cadavres de leurs ennemis et les remplacèrent par des cadavres de chiens. Lorsque le Gouvernement fit son enquête et découvrit vingt à trente corps dans les tombeaux de l'autre tribu, celle-ci dut quitter les lieux (31). De tels agissements ne rendent pas les réconciliations faciles, car: «les marques que laissent les poignards s'effacent, mais non celles que laissent les injures».

Mist-Awik, de la tribu des Bûcaran, près de Séverek, avait décidé de s'installer dans la plaine, sur les bords de l'Euphrate, et d'y bâtir un village, malgré l'opposition des tribus voisines. Celles-ci se liguèrent contre lui et, un beau jour, à l'improviste, quatre cents hommes entourèrent le village où ne se trouvaient, d'ailleurs, que quatre hommes avec leur chef. Ils se retranchèrent et résolurent de se défendre. Les compagnons de Mist-Awik chargeaient les fusils et, lui, tirait sur les assaillants dont il fit un beau carnage. Pour en venir à bout, alors que ses compagnons étaient déjà tués et que lui-même était grièvement blessé, les ennemis mirent le feu au bercaïl, contigu à la maison, où il s'était barricadé, et ils le sommèrent de se rendre. Ils désiraient le capturer vivant, par crainte des représailles de sa tribu. Mais lui leur répondit d'une voix formidable: «N'avez-vous pas honte d'essayer de m'avoir par de tels procédés? Quand donc le lion s'est-il laissé prendre avec plaisir pour que vous m'attrapiez aujourd'hui? Mieux vaut la mort dans les flammes que la capture!» Et quand les gens de sa tribu arrivèrent à la rescousse, ils ne trouvèrent plus que ses ossements sous les ruines de sa maison incendiée. (32)

Brûler vifs des ennemis, Kurdes comme soi, cela en dit long sur la cruauté que peut susciter l'esprit de vengeance. Et si l'ennemi est, non plus kurde, mais turc, arménien ou

(30) Celadet A. Bedir-Xan, *Le Beau de la Steppe*, in *Hawar*, no. 25, p. 404.

(31) D'après Osman Sebri, *Mirdêsan û gawestiyên wan*, in *Hawar*, no. 52, p. 758, 763.

(32) D'après Osman Sebri, *Mist-Awik*, in *Ronahî*, no. 12, p. 221.

assyrien, on imagine facilement les supplices que la haine peut inventer. Détournons les yeux de ces horreurs qui font frémir, mais dont les Kurdes, hélas! n'ont pas le privilège (33).

Voici, par contre, un saut qui dénote un sang-froid peu commun et une âme vaillante :

Il y a 90 ans, une rivalité s'était élevée entre deux clans de la tribu des Resiyan, au Sud de Malatiya. Ces deux clans, les Alikan et les Ziravikan, sont établis, les premiers dans la montagne, les seconds dans la plaine, mais des deux côtés de la rivière Gender que traverse un immense pont datant, paraît-il, des Romains, dont l'arche en dos d'âne haute de près de cent mètres, est revêtue d'un tablier en gradins, si bien que les chevaux ne le peuvent franchir qu'au pas. Un jour, les Alikan, qui avaient déjà perdu beaucoup d'hommes en différentes batailles, apprirent que le chef des Ziravikan, homme courageux et terrible s'il en fut, devait passer par le pont de Gender. Ils organisèrent un guet-apens. De nuit, ils postèrent, dans les rochers, vingt hommes sur chaque rive. Ils se croyaient sûrs de leur coup. Lorsque leur ennemi, venu seul, car son escorte qu'il avait renvoyée devait prendre un bac, eut atteint le milieu du pont, ils lui crièrent :

— «Hemûs Kilik! Cette fois nous te tenons! Par où espères-tu t'enfuir?»

— «Par ici, car c'est mieux que de tomber entre vos mains». Il dit et donna deux forts coups d'éperons à son cheval qui se jeta par dessus bord dans la rivière. L'Agha était un cavalier si extraordinaire qu'il ne perdit pas la tête; mais, dix brasses avant d'atteindre le niveau de l'eau, il se précipita à bas de son cheval qui s'écrasa dans le fleuve, tandis que lui-même réussit à s'échapper à la nage... (34)

L'hospitalité kurde est proverbiale: «**Les hôtes sont les hôtes de Dieu**». Aussi, le meilleur accueil est-il toujours réservé à ceux qui franchissent le seuil de la maison ou de la tente: «**Tente noire ne souffre aucun manquement**». Quelle honte si, par avarice, l'on devait encourir les moqueries des voisins devant un menu trop frugal: «**Gundek e, gundorek e**» (Tout un village pour un melon). Mais quel tourment aussi si l'on était incapable de traiter largement, à la kurde, ceux qui viennent chercher un abri! (35)

(33) Qui n'a entendu parler du massacre des Arméniens? Sur les massacres des Chrétiens de Perse (Ourmiah, Khosrowa, Tauris) voir, par ex. *Annales de la Congr. de la Mission*, 1915, p. 522-545; 1916, p. 239-265; 483-493, etc... Les Kurdes eux-mêmes ont subi des traitements semblables de la part des Turcs. Cf. Dr. Bletch Chirguh, o. c. p. 49-50, notes

(34) Osman Sebri, *Pira Gender û Hemûsê Kulik*, in *Hawar*, no. 52, p. 760.

(35) Voir, à ce sujet, la curieuse remarque du brigand Alo Dino, in *Beidar*, o. c. p. 18-19. Voir aussi: N. A. *L'hospitalité kurde: Une femme, chef de tribu*, in *Hawar*, no. 6, p. 87-88.

Cette loi de l'hospitalité, qui rend l'hôte sacré et inviolable, l'emporte sur toute autre considération et nous explique un cas généreux de pardon, comme on en rencontre peu, je crois, dans les annales du Kurdistan et même d'ailleurs.

Depuis quelque temps, dans le Kurdistan occidental, aux environs de Malatiya, les relations étaient assez tendues entre deux clans des Bêzikan, au sujet de la primauté. Or, voici que le plus jeune et le plus aimé des trois fils de Qedir Axa, chef d'une des fractions, est tué, dans une rixe, par Seyid Weqas, de la famille des chefs adverses. Le frère aîné de la victime jura de venger le sang répandu. L'assassin, en fuite depuis quatre jours, finit par perdre tout espoir d'échapper et résolut finalement de venir implorer sa grâce. Qedir Axa, au divan, recevait les condoléances de ses amis, tandis que son fils aîné, Hemo, surveillait, à la cuisine, les préparatifs du repas. Il était midi quand, soudain, le meurtrier se présenta devant la maison. Les serviteurs alertèrent le père et le fils. Une émotion intense s'empara de l'un et de l'autre. Le père se disait: «Hemo est passionné. Pourvu qu'il n'aille pas injurier ou même battre notre hôte!» De son côté, le fils pensait: «Par amour paternel, mon père ne va-t-il pas refuser le pardon du sang de son fils? Et alors, fini à jamais pour notre famille son bon renom de générosité!»

C'est dans le hall central de la maison que père et fils se croisèrent et, en même temps, ils prononcèrent ces mêmes paroles: «Seyid Weqas est ici et sollicite le droit d'asile. Nous devons lui pardonner!» Comme des larmes brillaient dans les yeux de son père, Hemo lui demanda: «Père, cela te coûte donc tant de pardonner le sang de ton fils?» — «Non, répartit le père, mais je pleure de joie en constatant que toi aussi tu marches sur le chemin de la dignité et de la générosité. Je me réjouis de savoir que ma race n'est pas éteinte!» (36)

Certes, un peuple qui produit des hommes capables de tels gestes héroïques est un grand peuple!

Chaque année, les fleurs se réunissent, narrent leurs aventures et récompensent celle d'entre elles qui accomplit la plus belle action. Cette année, Dame Chrysanthème présida chez elle l'assemblée. Au jour dit, tout le monde était là, sauf le Narcisse, la Pâquerette et le Coquelicot. Comme il était déjà tard, on n'attendit point les absentes et chacune, à tour de rôle, raconta son histoire.

C'est la Rose qui débuta: — «Cette année, je n'ai rien fait de bien sensationnel. Tout simplement, j'ai fleuri dans une école. Je décorais la salle de classe et ma présence réjouissait fort les bambins.» — «Bravo, s'écrièrent d'une voix unanime les fleurs, cela n'est pas mal!»

Vint le tour du Basilic: — «Présent à une noce, j'ornais la poitrine d'une gentille demoiselle...» Les fleurs ne lui laissèrent pas le temps d'achever. Rires et quolibets fusèrent de toutes parts.

(36) D'après Osman Sebri, *Warê min ne î kor e, in Hawar*, no. 51, p. 745.

La Tulipe s'avança: — «Ce que j'ai fait cette année, le voici: il y a quelques jours, je me suis tenue à la tête d'un jeune étranger malade et je me suis efforcée de lui rendre doux et agréable le souvenir de ses moments passés.» — «Très bien, très bien, dirent les fleurs. Tu mérites, à coup sûr, une récompense.»

La Violette s'exprima de la sorte: — «J'assistais à un repas. Emirs et notables, assis autour de la table, tenaient conseil. La conversation roulait sur la guerre, la misère et...» Toutes les fleurs l'interrompirent en criant: «Assez, assez, fleur de malheur!...»

C'est ainsi que chacune fit le récit de ses exploits. Puis, elles délibérèrent pour savoir à qui donner la récompense. Soudain, du bruit se fit entendre au dehors; la porte s'ouvrit et l'on vit apparaître, exténuées et tout en nage, les trois autres fleurs: le Narcisse, la Pâquerette et le Coquelicot: — «Nous sommes en retard, s'écrièrent-elles. Excusez-nous, nous venons de loin, des montagnes du Kurdistan. Sur la route, nous avons rencontré les cadavres de trois jeunes Kurdes, tombés au champ d'honneur, pour l'amour de leur patrie. Nous sommes restées près d'eux et les avons couverts de notre ombre jusqu'à la venue de leurs compagnons pour les ensevelir!»

D'un bond, toutes les autres fleurs se levèrent, applaudirent à leurs compagnes, les portèrent en triomphe, en criant: «Vivat! vivat! C'est à vous que revient le prix de cette année!» (37)

Après avoir montré qu'ils savaient mourir pour un idéal, c'est à l'aide d'apologues aussi ingénus que les Kurdes — en exil — inculquent à leurs enfants le culte de la patrie absente...

(37) Telet Qedûr, Kulikên ko ji Kurdistanê tên, in Hawar, no. 30, p. 475.



### III

#### LA FEMME KURDE AUSSI EST RACEE

La vie la plus mouvementée laisse pourtant du répit aux batailles entre tribus et aux bagarres de pâtres. Pillards et coupeurs de routes ne sont pas toujours en embuscade. Les chasseurs eux-mêmes déposent leurs armes après avoir orné leurs maisons de leurs trophées. Bergers, cultivateurs, vigneron sont heureux, le soir, de trouver un foyer agréable où ils peuvent jouir d'un repos bien gagné. Ici intervient la femme. Elle tient magnifiquement sa place dans la société; et c'est là un trait caractéristique de la psychologie des Kurdes (38).

Le célibat n'existe guère au Kurdistan:

«Mêr bê xweyî, jar dibin;	Homme seul devient faible;
Jin bê xweyî, har dibin!	Femme seule devient chaude!»

La prostitution est aussi chose inconnue des Kurdes. Ils n'en peuvent parler qu'en empruntant aux Turcs leur vocabulaire (39). D'ailleurs, ils se marient souvent très jeunes: les garçons vers 15 ou 16 ans, les jeunes filles vers 12 ans (40).

Bien que musulmans, les Kurdes ne sont point, pour l'ordinaire, polygames. Les chefs parfois, et souvent dans des vues politiques, épousent plusieurs femmes. Ismaïl Axa Simko, qui s'est rendu célèbre, durant la Grande Guerre, par ses massacres des Chrétiens de Perse, avait quatorze épouses, mais c'est

(38) Sur la femme kurde en général: Dr. Kamiran A. Bedir-Xan, *La femme kurde*, in *Hawar*, no. 19, p. 294-296; Prince Sureya Bedir-Khan, *La femme kurde*, o. c.

(39) B. Nikitine, *Quelques observations sur les Kurdes*, o. c.

(40) Tawusparêz, *Le mariage chez les Kurdes*, in *Hawar*, no. 52, p. 764-768.

là chose extraordinaire (41). J'ai moi-même connu Saïd Beg, chef des Yézidis, alors qu'il venait de prendre sa sixième femme: mais c'est une bénédiction pour une fille de sa nation que d'être regardée par lui, dont l'origine est plus ou moins divine (42). Les gens du commun évitent les soucis et les tracasseries des ménages complexes, car «celui qui épouse deux femmes fait le portier». Le divorce est également peu fréquent. On se moque de qui voudrait répudier sa femme. Qui en aurait l'envie n'a qu'une seule ressource: quitter sa tribu... à moins de mettre en pratique ce que dit la chanson:

**«Les jolies femmes, de la part des hommes méchants,  
Ne peuvent pas être abandonnées, mais tuées!» (43)**

C'est évidemment une façon radicale de résoudre un délicat problème. Si, par ailleurs, l'épouse est coupable, le mari assassin est protégé par tous.

Contrairement à ce qu'on imagine couramment chez les peuples d'Islam, la femme, chez les Kurdes, est considérée comme l'égale de l'homme. Elle ne porte pas de voile. Elle dirige les affaires de sa maison, tient souvent la bourse et règle les dépenses du ménage à son gré. Et si quelque étranger franchit le seuil de sa demeure, elle peut très bien venir s'asseoir dans le groupe et prendre part à la conversation sans choquer personne. Le Kurde a, en effet, confiance en son épouse, tout comme, d'ailleurs, il se fait une haute idée de la femme en général. Il jugerait indigne de lui de penser et d'agir autrement. L'étude de leur folklore nous en convaincra nous aussi.

### 1.) Chantons, amis, la vie est belle!

On chante beaucoup au Kurdistan et la femme kurde se dépeint elle-même en ses chansons. Se dépeint elle-même, car la plupart des chants ont été composés par des femmes, même les chants de guerre et, à plus forte raison, cela va de soi, les chansons d'amour. Je note, au passage, que les Assyriens, que j'ai bien connus et dont j'ai recueilli autrefois aussi les poèmes, n'ont guère, en leur langue que des complaintes, «Durektha», à sujets religieux ou guerriers. C'est en kurde qu'ils chantent les romances sentimentales! (44)

(41) Tawusparêz, *ibid.*

(42) D'après relation manuscrite d'un voyage fait à Cheikh Adi, en 1926.

(43) Herekol Azizan, *O belle Aïche*, in *Hawar*, no. 7, p. 103.

Outre les épopées, d'allure guerrière, «ser» ou «delal», souvent très longues, il y a les multiples chansonnettes qui agrémentent les mille et une occupations de la vie de tous les jours: les «Berdolavi», «chansons de devant le rouet», que les jeunes filles fredonnent tout en filant leur étoupe ou en tissant leurs tapis multicolores; les «Pehizok» ou «chansons d'automne» que jeunes gens et jeunes filles alternent en descendant du «Zozan», des lieux d'estivage (45); sans parler, évidemment, des innombrables chansons de danse, les «Dilok» qu'accompagnent la flûte et le tambourin et les «Bê-lite», sorte de rondes des étudiants où souvent un vers, qui sert de refrain, se répète après chaque phrase musicale (46). Les «Lori» ou «berceuses» constituent un genre à part, remarquable surtout par sa fraîcheur et sa simplicité (47).

La femme est partout la même, quel que soit le climat, quelle que soit la latitude. Candeur des jeunes filles, tendresse des épouses, dévouement des mères: éternels feuilletés de l'éternel livre de vie; thèmes, toujours anciens et toujours nouveaux, d'une prenante mélodie sur laquelle les artistes brodent, à l'infini, leurs harmonieuses variations! Si donc les femmes kurdes expriment en leurs chansons les sentiments qui se retrouvent partout où un cœur aime et sait chanter, elles en revêtiront, du moins, les images et les comparaisons d'une couleur locale très marquée, d'une saveur bien particulière.

Elles connaissent leurs charmes, les coquettes, et ne se privent pas de les redire à qui veut bien les écouter:

«Avec douceur et grâce, on m'a dit Besna,  
 La douceur des cœurs des jeunes gens...  
 Je suis svelte, ma taille est fine comme un cerge!  
 Mon allure est semblable à celle des canards des bords des  
 rivières;  
 Ma gorge est blanche de la blancheur du premier jet de lait...

(44) Sur les chansons kurdes en général, Celadet A. Bedir-Xan, **Lq Folklore Kurde**, no. 3, in **Hawar**, no. 3, p. 42-43. — On trouvera beaucoup de textes dans **Folkloru Kırmança** (Erivan, 1936). 664 pp. — Chaque numéro de **Roja nû** contient plusieurs chansons, surtout des «Dilok». — P. Rondot, **Trois chansons kurdes**, in **Cahiers du Sud**, 1945 (no. 274, p. 817-824).

(45) R. Lescot, in **Hawar**, no. 28, p. 229.

(46) Tawusparêz, **La vie universitaire au Kurdistan**, in **Hawar**, no. 53, p. 772-776.

(47) R. Lescot, **La Berceuse de Fatê**, in **Hawar**, no. 27, p. 434

Elle est comme les pommes de Malatiya qui, dans les nuits d'hiver, au chevet des malades, Sont aigres, amères et douces à la fois!... Ma taille est fine! Les pointes de mes tresses ressemblent à des façons d'argent!... (48)

Elles se vantent de leurs boucles blondes; de leurs beaux yeux noirs, semblables à ceux des «gazelles» ou des «agneaux»; de leur démarche gracieuse, comme celle des oies et des canards sauvages et des perdrix du désert! (49) Mais, comme Heftsadê, qui veut équiper le cheval de son cousin, elles sont prêtes à sacrifier tout cela par amour pour le Bien-Aimé:

«De mes boucles d'oreilles, je ferai les fers;  
Je hacherai mes bracelets en petits morceaux pour les clous;  
De mes nattes, je ferai les sangles,  
Et de mes tresses, les rênes!» (50)

Les câlines voudraient se blottir contre celui qu'elles aiment et, à l'envi, multiplient les comparaisons.

L'une se contenterait d'être un bouquet de roses et de basilics entre les mains de son ami; d'autres voudraient avoir des ailes:

«Si j'étais, par la grâce de Dieu, un francolin que les chasseurs poursuivent à grands cris,  
Je me réfugierais en un îlot inaccessible!...» (51)

Celle-ci, dont le fiancé, absent depuis sept ans, est parti pour la guerre, le compare à la perdrix attachée qui sert d'appât aux autres perdrix et lui chante:

«Montagne élevée et interdite, dont l'accès est encombré de pierres,  
O mon jeune fou! Tu es la perdrix chanterelle, la perdrix attachée au sommet!  
Plût au Ciel que je fusse un de ces oiseaux migrateurs,  
Je tournerais, sans arrêt, au-dessus de Silêmaniyê,  
Et je pourrais savoir ainsi, si mon bien-aimé est, oui ou non, bien portant!» (52)

La bergerette exprime d'autres désirs:

«Si j'avais été une brebiette sans cornes,  
Durant les trois nuits et les quarante jours du kanûn, au temps des tourmentes de neige,

(48) Herekol Azizan, *Besna*, in *Hawar*, no. 22, p. 346-347.

(49) Tawusparêz, *Xerabo*, in *Hawar*, no. 38, p. 604-608.

(50) *Chansons kurdes*, recueillies par l'auteur, à Mar-Yacoub (1935), *Heftsadê*.

(51) *Chants d'automne*, in *Hawar*, no. 31, p. 500.

(52) *Chansons kurdes... Ciyako bilindo*, IV.

J'aurais blotti ma tête sous ton manteau, mon pastoureau!» (53)

Telle autre s'estime nettement supérieure à ses compagnes et juge sa façon d'aimer sans rivale:

«L'amour des autres n'est que de bouche et de lèvres,  
Ah! pauvrette que je suis! le mien seul est de tout cœur!»

Comment voulez-vous qu'avec de tels accents le jeune homme puisse rester insensible?... En extase devant sa Belle, il la contemple avec délices et voudrait prolonger l'entretien... Ils ont bien le temps, «**l'Etoile du Berger est encore loin!**» Son audace aspire même à donner — et à recevoir — un furtif baiser, pour lequel il est prêt à tout:

«Et quand Azraïl descendra du Ciel pour chercher mon âme,  
Qu'il me donne douze coups de maillet, en sus de mon compte,  
Pour me faire payer le baiser de ma Belle!» (49)

Mais les Belles ne sont pas si faciles. En voici une, Meyramoka, qui ne manque pas d'esprit et sait tenir tête aux audacieux. Elle voudrait se faire ciseler par un orfèvre une fleur d'or que les femmes kurdes se mettent dans la narine gauche. Un dialogue s'engage:

— «Hola! Maître Hanna, fais-moi une «fleur d'or»;  
Mais ne la tords pas avec les pinces,  
Ne la pose pas sur l'enclume,  
Ne la frappe pas avec le marteau,  
Et, par le pouvoir de Dieu, tu n'auras pas à t'en repentir!

— «Je te ferai ta «fleur d'or»,  
Sans la tordre avec les pinces,  
Sans la poser sur l'enclume,  
Sans la frapper avec le marteau,  
Et, par le pouvoir de Dieu, je n'aurai pas à m'en repentir,  
Si tu me donnes une paire de baisers!

— «Soit, estime mes baisers pour rien, si tu me donnes en échange:

Sept troupeaux de brebis,  
Sept troupeaux de chèvres au poil frisé,  
Sept lopins de terre,  
Sept moulins,  
Sept pressoirs que font tourner les ânes,  
Sept tasses de lait d'oiseau...  
C'est bon marché, c'est pour rien!...» (54)

Mais il ne suffit pas d'attirer la sympathie et de provoquer des soupirs. Le destin vient parfois semer des obstacles

(53) Pirsiyarkerê Kurdan, **Chansons du Botan, Kêre, in Hawar**, no. 26, p. 386-388.

(54) **Chansons kurdes... Meyramoka.**

sous les pas et une union que l'on croyait possible ne se réalise point. C'est alors que le dépit et la jalousie inspirent des accents vengeurs :

«Xerabo, Xerabo! Tu es vraiment méchant!  
 Tu ne te laisses pas toucher par mes paroles.  
 Tes biens sont nombreux, puissent-ils te causer du tourment!...  
 Xerabo, Xerabo, insensé! Tu as échangé ta brebis pour une chèvre,  
 Ta rosé pour un lys des champs!...  
 Xerabo, insensé! Malheur à toi! Malheur à ton cœur!  
 Malheur à la famille de tes dix-septs cents ancêtres!  
 Malheur à ton amour! Malheur à ta raison!  
 Moi, la jument de race, que l'on attache au fond de l'écurie,  
 Tu m'as délaissée, pour cette rosse des Rismila et des Qibaliya!...  
 Xerabo, insensé! J'ai appris que tu t'es marié, que tu as demandé  
 la main d'une fille!  
 Si elle vaut mieux que moi, que Dieu consente à votre union!  
 Sinon, je ne te maudirai pas davantage: tu m'es inaccessible!  
 Mais fasse le Seigneur que ton corps se disperse et qu'il ne  
 reste de toi qu'un tas d'ossements exposés en plein vent!  
 Puisse-tu devenir aveugle et tomber à ma merci!...  
 Fasse le Seigneur que ton corps soit atteint d'un mal sans  
 remède!  
 Je me lèverai de bon matin, pour te traîner, par la main, jusqu'au  
 cimetière!...»

Mais cependant, elle seule, la délaissée, se croit autorisée à maudire l'infidèle. Gare à qui s'aviserait de le blâmer!

«Qui dira à mon Xerabo: «Tu es méchant!» fasse le Seigneur  
 que jamais sa maison ne retentisse aux cris des enfants mâles!  
 Qu'il sème cent «olçek» (60 kg.) de blé rouge, dans la plaine  
 de Mardin, qu'il n'en pousse que de l'ivraie!  
 Et que toutes les sauterelles d'antan s'attaquent au reste!  
 Qu'il mette, un an durant, sa récolte sur l'aire, qu'il batte, qu'il  
 vante et n'en tire que de la paille,  
 Sans une poignée de grain propre!... (49)

Ces quelques strophes, que j'aurais pu multiplier montrent suffisamment le genre. Je n'ai pas cité intégralement et littéralement tous les textes. La simplicité kurde est assez réaliste, en toute innocence d'ailleurs. Mais nos oreilles, plus délicates ou moins candides, préfèrent n'entendre qu'en sourdine ce qui se dit plus facilement en kurde ou en latin!

Quoi qu'il en soit, l'«**éternel féminin**» joue son rôle. Insinuante et cajoleuse, vindicative à l'occasion, la jeune fille kurde a bien de quoi faire tourner les têtes. «**Derrière chaque chevelure blonde, il y a une moustache rousse**», et ici, comme partout ailleurs, «**les jeunes filles sont des lieux de pèlerinage**». Raison de plus, avouons-le, pour ne faire ses dévotions qu'à bon escient!

## 2.) Gai, gai, marions-nous!...

Toutes les perdrix ne se laissent pas prendre à l'appel de la perdrix liée! La sagesse, que les proverbes forment si joliment, rappelle au jeune étourdi qui l'oublierait, que toute médaille a son revers, et que le soleil aussi a des taches! Avant de s'engager, il faut y regarder à deux fois, car les femmes...

«Les unes sont femmes; les autres, des furies!  
Les unes sont un baume pour le cœur;  
Les autres sont les Dames du cellier!»

c'est-à-dire qu'elles ne pensent qu'à manger! Et les pessimistes ont beau jeu de montrer le défaut de la cuirasse, sous des apparences trompeuses: «Le bon sens des femmes est posé sur leurs lèvres; dès qu'elles les ouvrent, il s'échappe!» — «La ruse des femmes a abaissé le Mont Djoudi» — «Les lieux que les femmes n'ont pas détruits sont encore prospères!» — «Lorsqu'une femme regarde vers la porte (c'est-à-dire songe à courir), malheur au mari!» Hâtons-nous d'ajouter que ces quelques remarques désobligeantes ne sont qu'une goutte d'eau, perdue dans la masse des qualités que les Kurdes reconnaissent aux femmes de leur race. Les conseils, donnés par les proverbes, en vue du mariage, en sont la preuve.

Le choix d'une épouse est d'importance; mais d'autres considérations que sa personne ou sa beauté entrent en ligne de compte: «Ne regarde pas la femme, regarde la parenté. — Examine l'oncle maternel, puis conduis la femme à la maison», car «les neveux ressemblent à leurs oncles maternels, comme le poulain à l'étaalon». — Qui a une maison a aussi tantes et oncles maternels», (c'est-à-dire des gens pour le soutenir). — En effet, «les oncles maternels soutiennent leurs neveux; les oncles paternels abattent (et même enterrent) les leurs». — C'est d'ailleurs réciproque, car «le neveu aide son oncle maternel et éclipse son oncle paternel». — Le meilleur choix sera donc souvent celui de la cousine, d'autant que le cousin a un droit de priorité sur elle, même si la dot qu'il propose est moindre que celle des autres prétendants. Et puis, du moins, on en connaît la valeur:

«Sûr Sam  
Xencer Mam

Jin Dotmam!»

«Sabre de Damas,  
Poignard, pareil à un oncle pa-  
ternel,

Et pour femme, la cousine!»

Mais la fiancée choisie, le mariage n'est pas encore con-

clu! **«Qui a des filles est un roi!»** Il possède, en effet, une fortune, et c'est bien ce qui fait parfois le désespoir des amoureux. **«Ce n'est pas à force de souhaits que l'on saisit le bouquet des tresses!»** Les jeunes gens s'en contenteraient sans doute: **«Que deux coeurs s'aiment, tant pis si les épaules portent la besace de la mendicité».** Mais cela ne fait pas l'affaire des parents. **«Qui prend femme doit avoir un sac d'écus ou un ballot de mensonges!»** Sur le ballot de menteries, on peut s'arranger souvent, car il y a des compensations.

«Bila mêrê min lawî bî	«Que mon mari soit jeune
Kirasê min çawî bî!	Et ma chemise de coton!
Ko mêrê min kal bî,	S'il est vieux,
Bila kirasê min al bî!»	Qu'au moins ma chemise soit rouge!»

En définitive, on n'évitera guère le sac aux belles pièces. Il y a, en effet, la dot, si l'on peut appeler de ce nom l'argent ou les cadeaux que le futur doit apporter au père de sa promise. Elle variera, évidemment, avec la situation sociale de la fiancée. **«On ne peut épouser une princesse avec une dot de bouvier!»** Mais on regretterait, bien sûr, plus tard de ne pas s'être conformé à l'usage sur ce point.

«Ne jina belas!	«Ni femme épousée sans dot!
Ne xulamê bê meas!	Ni valet sans gages!
Ne erdê kas!»	Ni terre en pente!»

On a même souvent intérêt à se montrer large. L'avenir compensera les difficultés du présent: **«Prends femme dans une grande maison, paie mille et plus; elle enfantera Mir Sem et Qeretacîn».** Ce sont là deux héros de la légende nationale kurde **«Mamê Alan».** Qui ne désirerait devenir le père de fils si glorieux?

Le choix est fixé, la dot est payée, que l'on se mette donc bien vite en ménage: **«Je te veux, tu me veux, qu'avons-nous besoin du mollah?»** Cependant, il ne faut peut-être pas trop vite chanter victoire: **«La mariée est à cheval, nul ne sait à qui elle appartiendra!»** Il arrive, en effet, qu'au moment où le cortège nuptial se met en route, un prétendant évincé s'avise d'enlever la jeune fille. Bien des **«affaires de sang»** entre clans ou entre familles n'ont souvent pas d'autre origine.

On ne conçoit guère, chez les Kurdes, de noces sans danser. C'est pour eux, en tout temps, un amusement très recherché. Leurs danses, évidemment, n'ont absolument rien de commun avec nos **«fox-trot», «swing», «tangos»** et autres trépi-

dations modernes! Non, ce sont plutôt des rondes, où jeunes gens et jeunes filles, se tenant par la main, ou bras dessus bras dessous, exécutent des pas, des chassés-croisés, des balancements, fortement scandés, tandis que fifre et grosse caisse en martèlent le rythme:

«J'ai peur de mourir, ô cœur en extase!  
Cet automne, delalo!  
Cet automne!

Qu'on prépare ma tombe, ô cœur en extase!  
Sous le noyer, delalo!  
Sous le noyer!

Oh! que j'embrasse, ô cœur en extase!  
Les trois boucles de la fille, hoyo!  
Les trois boucles de la fille, delalo!  
Les trois boucles de la fille!

J'ai peur de mourir, ô cœur en extase!  
Ce printemps, hoyo!  
Ce printemps, delalo!  
Ce printemps!

Qu'on prépare ma tombe, ô cœur en extase!  
Sous l'arbre, hoyo!  
Sous l'arbre, delalo!  
Sous l'arbre!

Oh! que j'embrasse, ô cœur en extase!  
Les trois boucles de la bien-aimée, hoyo!  
Les trois boucles de la bien-aimée, delalo!  
Les trois boucles de la bien-aimée! (55)

Les cérémonies sont terminées. On a bien festoyé, beaucoup chanté et dansé plus encore! Le «**Brazava**», garçon d'honneur, posté à la porte de la chambre nuptiale, a tiré le coup de feu traditionnel, annonçant que le mariage est consommé, et chacun s'en retourne chez soi (56). La «**Berbûri**», matrone qui accompagne la jeune mariée, montrera le lendemain aux parents et aux amis les «**signes de la virginité**», comme dit la Sainte Ecriture (57). Après quoi, son rôle est fini: «**Après la noce, la «berbûri» a honte!**»

Voilà donc notre jeune ménage installé chez soi. La vie reprend... quotidienne, sans trop de heurts, si l'on se fie aux proverbes. «**La femme est le pilier de la maison. — Femme**

(55) Herekol Azizan, **Chansons**, in **Hawar**, no. 8, p. 122.

(56) Tawusparêz, **Le mariage...** o.c. dit que cet usage toujours décrié est tombé en désuétude. Pourtant je l'ai constaté encore, ainsi que le suivant, chez les Kurdes des environs de Duhok. De même chez les Yézidis. cf. Giamil, **Monte Singiar**, no. 57.

(57) Deuteronomie, ch. **XXII**, v. 15.

vertueuse est de bonne prise; mauvaise femme, une chaîne!  
 — La femme est une citadelle, l'homme est un prisonnier. —  
**L'homme est une rivière; la femme, un lac.** Elle est, en effet,  
 ordinairement du moins, plus conservatrice que son mari! —  
 Les voilà, désormais, unis à la vie, à la mort:

«Jin û mêr,  
 Tevir û bêr!»

«Epouse et mari,  
 Pioche et bêche!»

ce qui signifie que seules la pioche et la bêche qui creuseront leur tombe pourront les séparer... Ainsi d'accord, ils jouiront, sans doute, alors, de bons moments: **«Regards des yeux, contentement du cœur!»** Et le mari pourra rappeler à son épouse: **«A cause d'une source, j'aimais une montagne!»** Pour autant, il ne se laissera pas mener par elle. Chacun à sa place: **«Une femme modeste vaut une ville; un homme modeste ne vaut qu'un chevreau!»** Il n'est pas normal non plus que **«l'homme soit au cellier et que la femme aille répondre à l'alarme!»**, qu'il soit **«coq un jour, et poule toute une année!»** — **«Une bûche solitaire** (ce qui ne donne guère un bon feu) **est pareille à un homme soumis à sa femme!»** «Aussi fera-t-il bien de se souvenir parfois que: **«Ce n'est pas avec des prières que l'on gouverne sa femme!»** D'ailleurs, un des meilleurs moyens d'éviter les conflits sera de se montrer indépendant vis-à-vis de sa belle-famille, car **«Il y a trois fous au monde: celui qui fume sa pipe à la montée; celui qui plante sa tente à côté de celle de son beau-père et celui qui voyage seul!»**

Mais le bonheur sera parfait lorsque l'enfant sera là. N'est-ce pas la raison pour laquelle on s'est marié jeune? **«Marie-toi jeune pour jouir en temps opportun de la présence de tes enfants»**. Ainsi donc suivant la formule:

«S'il plaît à Dieu, au bout de neuf mois, neuf jours, neuf heures et neuf minutes,

Le Très-Haut fera verdier le campement aride»,  
 ou «Le Seigneur fera naître un enfant à la femme et répandra sur son visage trois gouttes de lumière». (58)

Car vraiment **«les enfants sont les fruits de la maison»**.

«Mala zêran, xirab dibit!

«Maison qui a de l'argent pour richesses peut se ruiner!

Mala kuran, xirab nebit!»

Maison qui a des fils pour richesses ne le peut!»

«Mala zarok tê de,  
 Seytan neçe tê de!»

«Maison qui a un enfant,  
 Le Diable n'y va!»

Quelle joie, en effet, pour le père et la mère, penchés sur le berceau, de saisir le premier sourire, la première caresse, le premier baiser, le premier mot! Le père lui-même, si rude parfois, se fait tendre et, les yeux clos, fumant sa longue pipe, au coin du foyer qui pétille, écoute, silencieux, la berceuse que la jeune maman chantonne pour endormir Bébé:

«Dors, bonheur de mon cœur et de mes yeux,  
Ta maman veille toujours sur toi!  
Afin de grandir bien vite, mon Bedir-Xan,  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

Ne reste pas éveillé, cela ne te vaut rien maintenant!  
Sache que ton berceau est pour toi un trésor!  
Ne reste pas sans sommeil, car la fin serait pénible!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

Tu es joli comme tourterelle et agnelet!  
Les anges même sont en extase devant toi!  
Ta race est sans souillure. Ta mère soit ton sacrifice!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

Le monde qui tourne est plein de haine contre nous!  
Nous n'avons pas de chance, notre cœur est blessé!  
Nous n'avons plus pour abri que le coin de la maison!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

Ni biens, ni santé, ni repos!  
La calamité nous a tout pris!  
Bien dur à supporter est le mal de l'exil!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

La roue du destin est comme le vent.  
Si elle ne tourne pas maintenant, Dieu est miséricordieux!  
Viendra le jour du bonheur, Dieu est généreux!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo!

Ne dis pas trop: «En quel état sommes-nous?»  
Ne t'impatiente pas! ne te lamente pas ainsi!  
Le secours et la grâce de Dieu sont nos compagnons!  
Dors, mon amour, dors! Lo! Lo! (59)

Alors, n'est-ce pas? comme on se sent bien chez soi, malgré le vent qui souffle au dehors ou la pluie qui dégouline sur nos têtes:

«Mala pirê  
Xwestire ji mala mirê!»

«La maison de sa vieille  
Vaut mieux que celle de l'émir!»

Aussi, lorsque, dans l'intimité, le mari demandera à son épouse ce qui est le plus agréable durant les différentes saisons, elle pourra lui répondre sans crainte d'être démentie:

(59) Herekol Azizan, *Berceuse*, in *Hawar*, no. 5, p. 75. (Trad. retouchée).

«Buharê, pez;  
Pahizê, rez;  
Zivistanê, ez!»

«Au printemps, du mouton;  
En automne, du raisin;  
En hiver, moi!»

### 3.) Méfions-nous du mauvais œil!

Eh! bien, le croiriez-vous? ces femmes charmantes ont un petit défaut: elles sont terriblement superstitieuses. Et, au dire d'un vieil auteur dominicain, le P. Campanile, en ce domaine, elles sont plus qu'aveugles.

«Un petit mal de tête, un bourdonnement d'oreilles, un tremblement des paupières, un long soupir, un éternuement répété sont interprétés comme autant de signes funestes. Elles croient alors, ou bien qu'on machine contre elles quelque mauvais sort, ou bien que quelqu'un est en train de les maudire, de les haïr ou de les jalouser! Pour vaincre cette idée, les servantes et autres femmes de la maison accourent aussitôt. L'une d'elles pose un tambourin sur la tête de celle qui se sent mal; une autre vient tenant dans la main gauche un vase d'eau et, dans la main droite, un vase de cuivre contenant du plomb fondu ou des charbons allumés qu'elle jette dans l'eau du vase qu'on tient perpendiculairement au-dessus de la tête de la prétendue malade».

Le même auteur raconte encore:

«Un jour, à Amédéa, chez l'émira Cemîla Xanim, une servante m'apporta de l'eau pour me laver les mains. Je lui dis que je les avais propres. «Lavez-vous quand même, répliqua-t-elle, car vous devez faire un médicament». Je le crus et accédai à son désir. Je demandai alors quel médicament il me fallait préparer. — «Vous l'avez déjà fait», répondit l'émira. J'ai su depuis que cette eau devait servir à une femme qui ne pouvait accoucher. Elles s'imaginent qu'un tel pouvoir se trouve dans la transpiration des hôtes». (60)

Il y a une dizaine d'années, je descendais du Zozan des Achitiens et me reposais chez le chef du village de Bibédé, non loin d'Amédéa, dans la même région par conséquent. On m'avait préparé à manger et, au moment où je venais de rompre le pain, la femme qui me servait se précipita sur le morceau que je tenais, en me disant: «**Tu permets?**» Je lui tendis le pain et m'informai sur le sens de son geste. Elle répondit: «**J'ai ici mon fils qui est malade avec la fièvre, ce pain doit le guérir!...**» J'ai quitté la maison une heure plus tard et je n'ai jamais su si j'avais accompli le miracle!...

Comme toutes les femmes, paraît-il, les femmes kurdes se méfient du mauvais œil. Mais contrairement à la croyance

(60) P. Campanile, *Storia della regione del Kurdistan* (Napoli, 1818), p. 87 et sv.

généralement répandue en Orient, elles ne considèrent pas les yeux bleus comme maléfiques: «**Qui a l'oeil jaune a mauvais oeil!**» dit le proverbe.

Voici quelques autres superstitions que j'ai relevées dans la région de Duhok. Lorsqu'une femme est «**en travail**», pour lui obtenir une prompte et bonne délivrance, on redresse le rouleau de la terrasse de l'église, s'il y en a une dans la localité. — On ne doit pas travailler ou filer près du lit d'une accouchée. — Une femme qui a accouché depuis moins de quarante jours ne doit pas visiter une autre accouchée. Celle-ci considérerait cette visite comme tout-à-fait malfaisante: «**Elle m'a foulée!**» dirait-elle. — Si, par hasard, deux accouchées depuis moins de quarante jours se rencontrent sur le chemin, elles doivent échanger leur aiguille... Il est bien difficile de découvrir l'origine de telles pratiques.

Quand on part en voyage, on ne doit pas laisser balayer sa maison jusqu'à ce qu'on soit arrivé au terme. En outre, si le voyageur est un homme, «**toutes les femmes, qui lui sont apparentées par le sang ou par alliance, ne peuvent sortir de la maison pendant trois jours; elles ne se baignent pas et ne se lavent au savon ni les mains ni le visage. Si c'est une femme qui est partie, les hommes de la famille ne sont astreints à ces pratiques que durant un seul jour**» (61).

Il existe encore une coutume bien curieuse et bien significative de l'union étroite et de l'affection profonde des époux, chez les Kurdes. «**Si pendant l'exécution d'un travail (tapisserie, broderie...)** par la maîtresse de maison, son mari vient à mourir, on laisse le travail inachevé et on en fait cadeau à une personne étrangère à la famille, mais chère au défunt» (62).

#### 4.) Tant que les femmes seront vaillantes...

La jeune fille kurde, si empressée aux soins du ménage, si habile à attirer et conserver l'affection, si alerte et si gaie en toutes circonstances, est aussi capable de sortir du milieu étroit de sa famille et de sa tribu et de comprendre des problèmes qui sembleraient la dépasser. L'état continu d'insurrection, larvée ou active, avec son cortège de misères, a bien mis en relief, même chez les adolescentes, un amour de la patrie, auquel on ne se serait peut-être pas attendu.

(61) P. Campanile, o. c. p. 88-89.

(62) Dr. Kamiran A. Bedir-Xan, *Le Soleil Noir...* o. c. p. 418:

Rindê et Zizê, filles de Bengî Agha, de Diarbekir, qui fut tué durant la révolte de Cheikh Saïd, en 1925, ruinées, expulsées de chez elles, malgré le froid qui engourdit leurs membres, la faim qui les torture, travaillent sans relâche, chez un Turc, à fabriquer des tapis, dans le but unique de gagner de quoi payer l'écolage de leur jeune frère, Gefo, afin que, plus tard, il soit plus à même de servir sa patrie opprimée (63).

Que dire de Perîxan, véritable héroïne des temps modernes? Son père, Mûsa Beg Kîsanî, avait organisé, en 1907, un comité secret de résistance. N'ayant pas de fils, il avait élevé sa fille unique, Perîxan, alors âgée de douze ans, dans ses propres idées, et celle-ci avait parfaitement saisi la pensée paternelle. Elle avait appris par cœur le «*Memozîn*» d'Ehmed Xanî, qui est leur épopée nationale. Elle avait orné les murs de sa chambre d'une immense carte du Kurdistan, où elle avait noté villes et villages. Elle étudiait l'histoire des Kurdes et recueillait le récit de leurs hauts-faits... Or, un jour, leur village fut cerné, son père pris et fusillé. Perîxan se contenta de dire qu'elle vengerait son père et sa patrie. Six ans passèrent. La fillette était devenue une belle jeune fille. Mais elle n'avait au cœur qu'un amour, qui ne ressemblait en rien à celui qui pouvait émouvoir le cœur de ses compagnes. Vint le jour de la fête nationale turque. Il devait y avoir une grande revue militaire, présidée par le Gouverneur de la ville. Perîxan avait été choisie pour lui présenter des fleurs au nom de la population. Elle cacha une bombe dans son bouquet. Des comparses armés l'accompagnaient, tandis que d'autres se promenaient autour des casernes. La jeune fille souriante entra sous la tente du gouverneur pour lui offrir sa gerbe, mais au moment où il allait s'en saisir, Perîxan la lança de toutes ses forces sur le sol: la bombe éclata. C'était le signal convenu. De toutes parts, la fusillade crépita. Les soldats, sans chef, se débandèrent. Les insurgés s'emparèrent du siège du Gouvernement et y hissèrent leur drapeau. Et quand, quelques heures plus tard, on revint sur le lieu de l'attentat, on n'y aperçut plus qu'un amas de décombres. On en dégagea le corps de Perîxan dont les mains étreignaient encore la gorge du gouverneur (64).

(63) Cf. Celadet A. Bedir-Xan, *Ber tevna menture*, in *Hawar*, no. 4, p. 49-52.

(64) D'après Nuredin Usif, *Hevîna Perîxanê*, in *Hawar*, no. 37, p. 581-583.

Les femmes mariées ne laissent pas aux jeunes filles le privilège du courage viril. Dans la zone de Pichder, on cite, avant la Grande Guerre, deux femmes-chefs remarquables: Pura Halim, de la tribu des Kafarûsî, et Qah Nerkis, de la tribu des Suvan. «Après l'assassinat de leurs maris par les Turcs, à la tête d'une bande, elles combattirent la domination ottomane durant des années» (65).

A la mort de son mari, Ehmed Agha, chef des Reman, une autre Perixan devint chef de la tribu à sa place, car son fils, Amin, était trop jeune.

«Aussi intelligente et courageuse que jolie, elle continua de mener le combat contre le pouvoir central avec encore plus d'acharnement que n'avait fait son mari. Elle montait à cheval, portait les armes et marchait à la tête de ses guerriers, accompagnée de «dengbêj», poètes populaires, qui chantaient ses exploits. Sa réputation ne tarda pas à éclipser celle d'Ehmed Agha, dont les enfants ne furent bientôt plus connus que sous le nom de «fils de Perixan».

Personne n'appela jamais l'ainé, Amin, autrement que «Eminé Perixanê», ce qui, d'ailleurs, lui déplaisait fort. Beaucoup de filles, venues au monde dans les tribus voisines des Reman, à l'époque de Perixan, ont reçu à leur naissance le nom de cette dernière». (66)

C'est assez fréquemment que l'on voit ainsi, chez les Kurdes, une femme énergique prendre la tête de la tribu. — Vers 1908, Fatma, à peine âgée de trente-six ans, dirigeait les destinées de la tribu de Ezdînan. On l'appelait «Kralitsa», la «Reine». (67).

Mais la plus connue de ces femmes-chefs est sans doute Adilê Xatûn, morte en 1924. Femme de l'incapable Osman Pacha, elle gouverna à sa place, pendant 15 ans, à Alebçe, le petit Etat de Djaff, avec une telle clairvoyance et bon sens politique que le gouvernement britannique, lui-même, lui conféra le titre de «Khan Bahâdûr», «Prince des Héros!» (68).

Mais à quoi bon multiplier les exemples? En voici un dernier, cité par le major Noël, officier britannique, qui, pendant la guerre, s'était trouvé aux environs de Mossoul avec les troupes d'occupation anglaise. «Deux communes du territoire soumis à son contrôle étaient trop turbulentes et l'agitation y régnait malgré ses efforts. Il s'avisa de nommer comme maire à chacune de ces communes une femme et, à partir de ce jour, le calme le plus absolu y régna. Chacun des ha-

(65) Dr. Kamiran A. Bedir-Xan, *La femme kurde*, o. c. p. 224-226.

(66) Diya Ferzo, *Perixan*, in *Hawar*, no. 40, p. 631.

(67) N. A. *L'hospitalité kurde...* o. c. p. 87-88:

(68) Minorsky, art. *Kurdes*, in *Encycl. Islam*.

**bitants se faisant un point d'honneur de ne point créer de difficultés à une femme» (69).**

Galanterie des hommes, énergie des femmes: deux belles qualités de la race kurde.

Tant que les femmes restent vaillantes, un peuple ne peut pas périr!

(69) Prince Sureya Bedr-Khan, o. c. p. 4. — Ereb Semilov, dans *Les Kurdes de l'Alagœuz* (Tiflis, 1935) montre que les femmes kurdes s'intéressèrent aussi aux réformes sociales des Soviets, surtout en ce qui concerne la dot.

## IV

### DEVANT DIEU, LE KURDE EST PETIT

Notre esquisse psychologique du peuple kurde resterait incomplète si nous laissons de côté son aspect religieux. L'existence d'un Etre suprême, qui a créé les mondes et les régit; le mystère de l'au-delà qui, au moins, excite la curiosité de tous; le problème du Bien et du Mal: voilà autant de questions qui influent, qu'on le veuille ou non, sur la mentalité des peuples (70).

#### 1.) Dieu seul est grand!

A écouter parler un Kurde, comme aussi bien tout autre Oriental, on a l'impression qu'il est extrêmement dévot. Il ne peut ouvrir la bouche sans faire intervenir la divinité. Qu'il s'agisse de salutations, de souhaits, de malédictions aussi, Dieu est toujours là. On entreprend tout «au nom de Dieu», «si Dieu veut!» «à la grâce de Dieu», «par l'ordre de Dieu», «pour l'amour de Dieu», «Dieu aidant», car «Il est miséricordieux et clément!». — C'est à Lui qu'on demande de récompenser ceux qui nous ont fait quelque bien; «Dieu te tienne en sa garde! Dieu t'enrichisse! Dieu te conserve ton fils! Dieu te protège! Dieu inscrive tes bienfaits! Dieu mette en ordre tes affaires! Dieu t'épargne! Dieu soit content de toi!» — Aux visites de condoléances on dira: «Que Dieu soit la force de ton coeur!» «Que Dieu prolonge tes années!» — Mais c'est à Lui aussi que l'on confie le soin de sa vengeance: «Dieu l'aceable de malheur!» «Dieu est un juste vengeur!» (71).

(70) G. R. Driver. *The religion of Kurds*, in *Bull. School of Orient. Studies*, 1922-1923, II, p. 197-213; — Minorsky, art. *Kurdes*, in *Encycl. Isl.* paragr. D.

(71) A. Jaba-Justi, *Dictionnaire Kurde-Français* (St. Petersburg, 1879), p. 152-153.

Un tel langage, sans doute, s'il exprime une certaine attitude religieuse, est loin d'être la preuve d'une véritable confiance en Dieu. Ce sont là plutôt des formules toutes faites qui ne présument rien des sentiments les plus intimes.

Les proverbes, plus spontanés, peut-être, donnent déjà un autre son de cloche.

Certes, Dieu est grand. «**La grandeur est à Dieu!**» et tout ce qu'Il fait est bien fait. «**Dieu existe, qu'importe ce qui est arrivé?**» — **Dieu bâtit le nid de l'oiseau aveugle!** — **Dieu veille à la nourriture des hôtes.** — **Lorsque deux amis sont loyaux l'un envers l'autre, Dieu est le troisième** (c'est-à-dire Dieu les aide.) — Mais il ne faut pas nous attendre à être servis par Dieu, si nous ne faisons rien de notre côté: «**Tout ce qui n'est pas pour Dieu, Dieu n'est pas pour lui!**»

«*Insan dikit tekbîr,  
Xwedê ditinit tekdir!*»  
«*Ji te hereket,  
Ji Xwedê bereket!*»

«*L'homme propose,  
Dieu dispose!*»  
«*A toi d'agir,  
A Dieu de bénir!*»

Et malgré cela, la Providence n'intervient pas toujours lorsque nous le souhaiterions: «**Comme l'aveugle voit Dieu, ainsi Dieu le voit!**» C'est peu, assurément! Bien mieux: «**Dieu donne de la viande à qui n'a plus de dents!**» Et enfin: «**Quand Dieu s'enquit de notre sort, notre linceul était déjà pourri!**» On n'est pas plus désabusé!

Si telle est sa mentalité, on peut bien se douter que le Kurde s'appuiera d'abord sur soi-même: «**Lion, (ne compte que) sur ta griffe!**» Les moyens spirituels ne viendront qu'ensuite, ou à côté, des moyens humains.

«Un pieux fidèle allait chaque jour à la mosquée pour la prière et le sermon. Le prédicateur disait souvent: «A qui donne une pièce d'or aux pauvres, Dieu en donne sept!»

Souvent le brave homme pensait à ce prêche, car il possédait une pièce d'or, que sa femme gardait. Un jour, il exposa la situation à son épouse, par force lui enleva la pièce et la donna aux pauvres. Plusieurs jours passèrent, Dieu ne donnait toujours pas les sept pièces d'or promises par le prédicateur. Or le pauvre était chargé de famille et l'année était mauvaise. N'ayant plus de quoi donner à manger à ses enfants, il prit son fusil et partit pour la chasse. Il eut beau tourner dans toute la montagne, aucun gibier! Il avisa un arbre, près d'une source. Il y grimpa, à l'affût. Qui sait? Un renard finira bien par se montrer! Peu de temps s'était écoulé qu'un voyageur apparut et s'installa sous l'arbre. Il sortit un pain de sa musette, en fit quatre parts et sur chacune d'elles écrivit un nom: Dieu, Mahomet, Ali, Gabriel.

Après avoir contemplé un moment les quatre morceaux, le voyageur se tourna vers Ali et lui dit: «Oh! Ali, Lion de Dieu! On ne peut rien contre toi. Tu savais que le don de prophétie était pour toi, mais l'Ange Gabriel s'est trompé et est allé chez Mahomet. Comment as-tu pu accepter que Mahomet t'enlevât ce que Dieu t'avait destiné? Tu n'es pas digne. Je vais te manger!» Ce disant, il porta à la bouche et avala le morceau sur lequel il avait inscrit le nom d'Ali.

Il se tourna alors vers Mahomet et dit: «Ah! Mahomet, les gens te vénèrent beaucoup, et parce que tu es venu après tous les autres, on t'appelle «Gloire des Anciens». Mais comment as-tu eu l'audace de prendre et de garder comme bien personnel ce qui appartient à autrui? Tu n'as pas eu honte! Ainsi toi non plus tu n'es pas digne: je vais te manger!» — Notre homme avala Mahomet et se tourna vers Gabriel: «Ange de Dieu, on t'appelle «Envoyé fidèle», mais est-ce bien juste? Ne savais-tu pas que la grâce de la prophétie était pour Ali? Tu as trahi et tu as confié cette grâce à Mahomet. Tu mérites donc une punition: je vais te manger!» Ce qui fut fait!

Vint le tour de Dieu: «Est-ce que tu n'as pas dit Toi-même que Tu sais tout et que Tu peux tout? que Tu es partout et que Tu vois tout? Comment alors as-Tu pu laisser que...»

Lorsque notre chasseur, sur son arbre, eut entendu cette parole, il se dit en lui-même: «Le bonhomme va manger Dieu aussi, et alors, moi, de qui vais-je recevoir mes sept pièces d'or?» — Il prit son fusil, visa, tira. L'homme mourut sur-le-champ. Notre chasseur descendit de son arbre et s'empara de la musette: elle contenait sept pièces d'or. Il les empocha et rentra chez lui. Il raconta l'histoire à sa femme et lui donna l'argent. La joie illumina la maisonnée.

Le lendemain, il se rendit à la mosquée. Une fois de plus le prédicateur disait: «A qui donne une pièce d'or aux pauvres, Dieu en donne sept.»

Notre homme se leva et interpella l'orateur: «Un moment, ya Effendi! Tu as raison, mais à moitié. Dieu donne assurément, mais pas sans fusil!» (72)

## 2.) Barbe et Turban sont peu de chose...

Cette historiette amusante nous rappelle que théoriquement, les Kurdes sont musulmans. De fait, ils sont en majorité sunnites et de rite chaféite. Tout récemment on a même traduit en kurde les textes sacrés qui jusqu'à présent ne se récitaient qu'en arabe qui est, si je puis dire, la langue liturgique de tout Musulman (73). — Mais, comme l'a fait remarquer un

(72) Melayé Sozê, *Lê ne bê tîfing*, in *Ronahi*, no. 19, p. 364.

(73) Dr. Kamiran A. Bedir-Xan, *Tefsîra Quranê*, in *Hawar*, no. 27 et sv.; *Hedîsên Pêxember* (702), in *Hawar*, no. 27-47; *Dersên Serîetê, Kitêbxane Hawarê*, no. 12, 1938.

Russe qui les connaît bien «**ce n'est pas vers l'exégèse d'orthodoxie sunnite que se sent portée l'âme kurde, considérée sous son aspect religieux... C'est le mysticisme, tant soit peu hétérodoxe, et l'hétérodoxie en général qui sont caractéristiques de l'Islam kurde**» (74). Le proverbe turc ne dit-il pas : «**Comparé au mécréant, le Kurde aussi est musulman!**» C'est affirmer qu'il ne l'est guère!

Les confréries de derviches sont très florissantes en Kurdistan. Elles relèvent de la doctrine Naqsbendî, ou de l'Ordre Qadiri. «**Le dervichisme Kurde est organisé sur le plan tribal. Le cheikh, détenteur de la vraie doctrine, l'enseigne et l'interprète dans sa résidence (Khânegâ), entouré de ses disciples (murîd's), dont les meilleurs deviennent ensuite ses représentants (Halîfa) auprès des tribus, le Kurdistan entier étant ainsi couvert d'un réseau de «cellules mystiques», coïncidant avec la géographie des tribus. Primitivement, les cheikhs n'étaient que des chefs religieux, mais au fur et à mesure de l'accroissement de leur influence et de l'afflux des dons, ils prenaient de plus en plus le caractère de chefs temporels, tout en conservant leur prestige spirituel, de sorte qu'actuellement il y a des tribus entières, et même des groupes de tribus, où l'autorité du cheikh a le pas sur celle des chefs héréditaires connus dans la hiérarchie kurde (bek, mir, pasmîr, etc.)**» (75).

Que valent ces cheikhs et ces derviches? Quelle influence religieuse efficace ont-ils sur leurs disciples? Un étranger hésite à les juger. Le P. Campanile, dont j'ai déjà cité plusieurs fois le témoignage, est très sévère sur leur compte. «**Le derviche est celui qui renonce aux richesses, aux honneurs, à tout plaisir. Il se choisit une vie mendicante, dévote, célibataire. Mais ces derviches sont, d'autre part, les hommes les plus pervers de cette terre: vagabonds, hypocrites, superstitieux, efféminés, avides. En outre, beaucoup d'entre eux pratiquent la magie...**» Il continue sur ce ton et termine par ces mots : «**En somme, ils sont plutôt des gens de potence que de honne société**» (76). Un pareil tableau, fait par un étranger, d'une autre religion, et à une époque où l'impartialité en matière religieuse n'était peut-être pas toujours parfaitement ob-

(74) B. Nikitine, *Une apologie kurde du sunnisme*, tiré à part (46 pp.) de *Rocznik Orientalistyczny*, Lwow, t. VIII (1933), p. 116-160

(75) B. Nikitine, *Une apologie...* o. c. p. 5-6.

(76) P. Campanile, *Storia...* p. 91-93.

servée, me paraissait noirci comme à plaisir. Mais voici que des Kurdes eux-mêmes formulent exactement les mêmes critiques, parfois dans les mêmes termes et apportent en preuve un certain nombre de faits qui diminuent le doute. Ou bien faut-il ne voir en ces griefs que le dépit de chefs civils supplantés par des chefs religieux? Que leur reprochent-ils au juste? De maintenir le peuple dans l'ignorance et d'en profiter pour s'enrichir à ses dépens; de n'avoir qu'un désintéressement de surface; d'abuser de la crédulité des femmes et des jeunes filles; de s'adonner à des pratiques magiques... «**La prospérité des cheikhs et des mollahs (vient de ce qu'ils disent): «Miséricorde aux ignorants!» — «La sainteté ne vient ni du turban ni de la barbe, mais du coeur.» — «Tout prophète prie d'abord pour soi!» — «N'aie pas confiance en un soufi, même si son turban est fait de rayons de lumière!» — «Demi-mollah chasse la foi, demi-médecin chasse la vie!»**

«On disait au mollah: «Notre âne a tué ton âne!»

— Il répondit: «Ane pour âne!»

— On lui dit: «Erreur. C'est ton âne qui a tué notre âne!»

— Il répondit: «L'âne est un animal irresponsable!»

Pourtant on reconnaît qu'il est parfois utile de recourir à leurs bons offices:

«Sans cheikh ni pîr,  
Ne va pas chez l'émîr;  
Si tu n'en veux pâtir!»

Ou encore: «**Le Cheikh n'est pas miraculeux, mais il a de l'expérience**». Pourtant le résultat ne correspond pas toujours au succès espéré.

Dans le long poème national, Mamê Alan, le héros de l'histoire, Mam, tombe malade parce que sa fiancée, Zîna Zêdan, a disparu. En vain, de toutes façons, essaya-t-on de le distraire. A bout d'arguments,

«Son père fit mander les cheikhs, les mollahs, les médecins.  
Bien vite, les mollahs saisirent la plume et l'ancrier et les  
sacoches de grimoires.

Chacun à sa manière, ils commencèrent tous à composer amulettes et talismans.

Les uns psalmodiaient les noms des Djinns et des Péris,  
Les autres tendaient vers le Ciel leurs mains ouvertes pour  
la prière.

Les Cheikhs hissaient les bannières vertes aux fenêtres:

On entendait les roulements de leurs tambours;

Le fracas des cymbales assourdissait les gens;

Les hurlements des disciples montaient jusqu'aux cieux...»

Mais tout ce tintamarre ne fait pas l'affaire du jeune homme :

« Ne me fatiguez pas avec toutes ces choses.  
 Je n'ai jamais vu cautériser avec de l'eau de rose les plaies  
 que font les lances.  
 Je suis blessé au cœur, et vous me livrez aux cheikhs et aux  
 mollahs.  
 Je ferme les yeux pour revoir l'image de Zîna Zêdan,  
 Et vous m'amenez ce cortège de fous,  
 Comme s'il me manquait encore les glapissements des disciples  
 et des derviches... » (77)

Et, excédé, le jeune Mam veut couper la tête à tous ces extravagants. Il n'est, d'ailleurs, pas le seul à ne pas se plaire à de pareilles fantaisies. De nombreuses satires circulent où les Cheikhs et les Derviches n'ont pas toujours un très beau rôle (78). L'anecdote que je vais conter est, paraît-il, authentique. Elle montre jusqu'où peut aller le fanatisme des foules ignorantes. Le Cheikh lui-même tomba victime de ses disciples aveuglés.

La scène se passe, il y a une quarantaine d'années, dans le Kurdistan irakien, dans le Caza de Zibar, où le Cheikh de Barzan avait de nombreux disciples ou mirids.

« Ce jour-là, la conversation roulait sur le Mehdi. Aux questions qu'on lui posait, le Cheikh répondit : « Après le Prophète, le Mehdi est l'homme de Dieu le plus parfait. Il se nomme Mohamed, il a le bras plus long que tout autre homme, de ses joues jailliront des rayons de lumière. L'épée ne le coupera pas plus que le fusil ne lui fera de mal. Le jour de son avènement est si proche, que c'est peut-être aujourd'hui, et sans doute est-il déjà sur la route du jour que Dieu lui a ordonné. »

Alors un des disciples se leva et demanda : « Bonté divine ! Si j'ai bien compris, le Decal (l'Antéchrist ou l'Antémehdi) va se lever en même temps que le Mehdi et son âne sera très rapide, au point de faire en un jour le trajet d'une année de marche. Mais alors, comment Son Excellence le Mehdi pourra-t-il échapper à cet individu ? ! »

Sans doute, lorsque le Cheikh avait fait mention de l'Anté-

(77) R. Lescot, *Mamé-Alan*, o. c. vers 625-634; 641-646.

(78) On en pourra voir un certain nombre dans B. Nikitine, *Les thèmes religieux dans les textes kurdes de ma collection*, in. *Actes du Congr. Intern. d'Hist. des Relig.* (Paris, 1923), t. II, p. 415-434 : Certains de ces textes ont été traduits : *Les Kurdes racontés par eux-mêmes*, in *Asie Française*, 1925, p. 148-157. Du même auteur, *L'histoire du Cheikh Suleiman aux pieds ornés de grelots!* in *Bull. School of Orient. Studies*, 1926, IV, p. 126-131. — Qedrican a publié plusieurs nouvelles où les Cheikhs ne sont pas en bonne posture morale, par ex. : *Gurgîn in Ronahî*, no. 16, p. 285-288; *Guneh, in Hawar*, no. 39, p. 614-615; *Necira berazan, in Ronahî*, no. 28, p. 565-567.

mehdi et de la rapidité de son âne, il n'avait pas songé à la manière dont le Mehdi s'en débarrasserait. Mais voici qu'un disciple l'interrogeait et attendait une réponse sur-le-champ. Voyant les yeux des assistants fixés sur lui et réclamant une solution, le Cheikh, sans réfléchir, répondit: «Il volera, mon fils, il volera...»

Aucun livre ne mentionne cet envol du Mehdi, mais pris au dépourvu le Cheikh donna cette réponse que crurent ses disciples. Puis ils quittèrent la mosquée pour se rendre au divan, situé au deuxième étage. En montant, ils discutaient de l'affaire. Comme le Cheikh possédait quelques qualités qu'il attribuait au Mehdi, certains disciples s'imaginèrent que c'était lui-même. D'autres soutenaient que, dans ce cas, il l'aurait dit plus clairement. Un vieux disciple trancha le débat: «A quoi bon nous rendre malades à discuter. Le Cheikh n'a-t-il pas dit qu'au Mehdi le fusil ne peut faire de mal? Eh! bien, allons chercher nos fusils, montons au divan et tirons sur le Cheikh. S'il est le Mehdi, nos balles ne l'atteindront point!» Pas plus lui que ses compagnons, il ne songea un instant que si le Cheikh n'était pas le Mehdi, il pourrait bien en mourir. Bref, six hommes allèrent chercher leurs fusils, montèrent au divan et appuyèrent sur la gâchette. La détonation, la fumée montrèrent au Cheikh qu'on en voulait à sa vie. Il s'enfuit, mais un disciple le saisit derrière la porte et alors toutes les balles tombèrent de ses vêtements: aucune ne l'avait blessé. A ce coup, ils n'eurent plus de doute que leur Cheikh était réellement le Mehdi. Pourtant, il restait quelques sceptiques. Le vieux qui avait déjà proposé l'épreuve du fusil apporta un autre argument. «Le Cheikh n'a-t-il pas dit que le Mehdi volerait? Nous allons essayer!» A cette proposition, le Cheikh se récria: «Mais vous êtes fous, mes enfants!» Sans sourciller, le vieux continua: «Notre cœur à tous nous affirme que tu es le Mehdi. Le Cheikh n'a-t-il pas dit que si le cœur de quarante Musulmans tombe d'accord sur un point, il n'y a pas d'erreur possible? Alors, vole et délivre-nous du doute!» Et se tournant vers ses compagnons: «Allons, Mirids! Puisque le temps de l'avènement du Mehdi est inconnu et que le Cheikh ne veut pas se déclarer, essayons! Lions-lui les pieds et les mains et jetons-le du haut de la terrasse. Il volera, bon gré mal gré!» Ainsi fut fait. Malgré ses cris, le Cheikh fut empoigné et lancé en bas, dans la cour. Comme il était très gros, on le ramassa en piteux état. Deux jours après, il était mort.» (79)

L'aventure n'ouvrit guère les yeux des disciples. Vingt-cinq ans plus tard, ils suivaient, avec le même enthousiasme, le fils de la victime, Cheikh Mahmûd, qui voulait instaurer un royaume kurde. Mais l'entreprise échoua lamentablement.

C'est probablement parce que les Cheikhs religieux s'efforcent de jouer un rôle politique qu'ils sont en butte, non seulement aux représailles terribles des gouvernements, com-

(79) D'après Osman Sebri, *Sûxê Berzan cawan firandin? in Ronahi*, no. 17, p. 326-328.

me la Turquie, surtout, mais aussi à la méfiance et à l'hostilité des chefs kurdes eux-mêmes (80).

Mais il est de fait qu'ils exercent une influence extraordinaire sur le peuple. «**Pour concilier (les) nécessités tribales avec les obligations morales, le recours au Cheikh (est) comode: il (joue) le rôle d'une espèce de confesseur: on (va) se repentir auprès de lui, faire pénitence quelques jours; on (donne) quelque aumône et l'on (repart) gaillard**» (81). C'est lui aussi que les mères vont trouver si leur fils est malade ou blessé, car il est plus ou moins rebouteux (82); à lui aussi s'adressent les jeunes filles qui craignent de ne pas voir aboutir leur rêve d'amour (83), car le Cheikh a des remèdes pour tout et ses talismans et ses amulettes ont plus d'efficacité que ses conseils!

Et nous arrivons insensiblement à la façon dont les Kurdes envisagent la question religieuse.

### 3.) Grande affaire, petits moyens!

Dieu est Dieu, c'est entendu. Mais Il n'est intéressant que dans la mesure où Il s'occupe de nos besoins quotidiens. L'étude de la théologie ne passionne même plus les «*feqih*» ou lettrés, qui restent les seuls à comprendre encore des poèmes mystiques dans le genre de celui-ci:

«Ta lumière est le flambeau qui éclaire la lampe du Sanctuaire.  
Afin de pouvoir, lorsque je Te rencontrerai, trouver, grâce à  
Toi, la Vie dans l'Éternité,  
J'ai livré, par avance, au néant l'essence de mon cœur et de  
mon âme.  
Les marchands de rubis ont brisé le diamant dans leur main,  
Cette tablette de diamant marquée par le Dessinateur!  
Seigneur, comment mes lèvres pourraient-elles cesser de chanter  
Ta Louange?  
Gloire à Toi: je ne mettrai pas de terme aux cantiques que  
je T'adresse.  
Grâces soient rendues à Dieu qui, à son esclave le Mela,  
A dispensé l'élixir de peine et d'amour, sans dinar et dirhem.» (84)

(80) Sur l'influence politique des Cheikhs religieux, Minosky, art. cit.; B. Nikitine, art. *Shamdinan*, in *Encycl. Isl.*; Rondot, *Les Tribus..* o. c. p. 43-47.

(81) Rondot, o. c. p. 43.

(82) Qedrican, *Guneh*, I. c.

(83) Qedrican, *Gurcin*, I. c.

(84) *Diwana Melê*, kezel 2, vers 12-20, trad. Tawusparêz, in *Hawar*, no. 35. p. 564.

Excusons les braves gens incapables de saisir le sens de pareilles envolées, au langage si énigmatique. Leur religion est beaucoup plus terre-à-terre. Elle se borne à quelques croyances, plus ou moins superstitieuses et à quelques pratiques ou recettes à saveur magique.

La croyance aux revenants et aux fantômes de la nuit est générale et si tenace que certains en ont perdu la raison (85). Les rêves aussi frappent fortement les imaginations. On y croit dur comme fer. Les uns y trouvent la lumière qui éclairera leur destin; d'autres, affolés, y verront des motifs de suicide (86). Les Koçek yézidis sont des spécialistes dans l'art d'interpréter les songes: ce qui, évidemment, leur donne un très grand ascendant sur la foule des simples.

Certains animaux sont considérés comme sacrés: on les admire donc, comme le Coq, qui fait lever le Soleil et porte bonheur aux nouvelles mariées (87); — ou on les redoute, comme le Serpent, qui revient si souvent dans leurs contes (88). J'ai rencontré, un jour, un Derviche qui, pour quelques pièces de menue monnaie, vendait le pouvoir de saisir sans danger les reptiles et de les apprivoiser! Chez les Yézidis, les Cheikhs de la famille de Cheikh Mend sont spécialisés en ce domaine.

Nul n'ignore que l'éclipse de lune est occasionnée par une grosse baleine qui essaie d'engloutir l'astre. C'est pour mettre en fuite cet animal néfaste qu'on fait le plus de bruit possible, en tirant du fusil ou en frappant sur les marmites et tous les ustensiles disponibles (89). Le commandant Muller attribue la même croyance aux Bédouins et raconte qu'«un de (ses) lieutenants campé, le jour d'une éclipse, près d'une tribu bédouine, fut tellement supplié par la foule des Arabes atterrés qu'il dut céder à leurs sollicitations, faire mettre sa mitrailleuse en position... et tirer sur la lune. S'étant fait un

(85) Osman Sebrî, *Seytanqunî*, no. 1, in *Hawar*, no. 55, p. 791-792; no. 2, *ibid.* no. 56, p. 795-796; no. 3, *ibid.* no. 57, p. 802: — *Tersa Sevê*, in *Ronahî*, no. 14, p. 246.

(86) Ismaël Beg Chol, *The Yazidis, Past and Present* (Beyrouth, 1934), p. 3-4. — Dr. A. Brunel, *Le suicide de Cheikh Gamo*, in *Rev. du Caire*, fv. 1943, p. 369-372.

(87) Dr. Kamiran A. Bedir-Xan, *Le Soleil Noir...* o. c. p. 418.

(88) Sur le culte du Serpent chez les Kurdes, en général: B. Nikitine, *Une apologie...* n. 16, p. 9-13; — chez les Yézidis, S. Giamil, *Monte Singar*, p. 20: — Ismaël Beg Chol, o. c. p. 76; — R. Bacon, *Feast of the Devil worshippers*, in *Parade*, no. 159 (Aug. 1943), p. 10-12; — R. Lescot, *Une enquête...* o. c. p. 89, n. 3.

(89) P. Campanile, *Storia...* o. c. p. 90-91:

peu tirer l'oreille, le déclanchement du tir se trouva coïncider avec le début de la décroissance du phénomène, ce qui lui valut, avec des témoignages de reconnaissance non simulée, un grand prestige» (90).

«Le tremblement de terre vient de ce que la terre repose sur le dos d'un taureau rouge. Celui-ci, de temps en temps, dresse les oreilles, remue la queue. D'autres disent: Une mouche tourne autour du taureau. Quand elle s'approche de l'oeil, le taureau eligne, la terre tremble. Si jamais la mouche se pose sur le dos du taureau, il se secouera et le monde entier périra» (91).

C'est Dieu, naturellement, qui envoie la pluie, par l'intermédiaire de Salomon, chef suprême de tous les animaux. Celui-ci transmet les ordres à Humai, oiseau fabuleux comme le Phénix, qui réunit immédiatement tous les oiseaux et leur ordonne de ramasser de l'eau dans tel océan ou telle mer, de s'élever en l'air et d'arroser tel endroit de leurs becs. «Les oiseaux exécutent l'ordre de leur souverain. La différence des gouttes de pluie, grandes ou petites, provient de la taille des oiseaux... Pour combattre la sécheresse, les femmes vont à la source et se douchent mutuellement. Elles s'attellent aussi à une charrue, la traînent à la rivière et labourent l'eau. Par contre, pour faire cesser la pluie, on prend, par exemple, une corde, on la noue sept ou neuf fois, en appelant chaque noeud du nom d'un homme chauve, on la jette ensuite au feu en disant: «J'ai mis du feu aux chauves, que le soleil mette du feu à moi. Les chauves, par leurs calvities qui brillent, doivent faire briller le soleil» (91).

Le Kurde s'adonne encore à bien d'autres pratiques curieuses, comme celle du cercle, par exemple, qui aurait une vertu magique. «Il le tracera autour de lui, en se couchant dans un endroit isolé et inconnu, pour se préserver des mauvais esprits. Si on étend en outre du goudron autour, le diable s'y collera et pourra être pris!» (91).

Ne pas prendre du feu sous la marmite où chauffe le lait; ne pas traverser un troupeau de brebis avec de la lumière ou du feu; ne pas faire passer une jarre vide entre des brebis ou des chèvres; ne pas prêter, au mois d'avril, l'outre dans laquelle on bat le beurre; ne pas transporter, la nuit,

(90) Cf. Müller, *En Syrie avec les Bédouins* (Paris, Leroux, 1931) p. 246-247.

(91) B. Nikitine, *Une apologie...* o. c. p. 14-16.

chez son voisin, une marmite dont le fond est noirci de suie; ne pas rendre un récipient vide; ne pas tenir un compte exact des bêtes de son troupeau: toutes ces interdictions sont, peut-être, des survivances de cultes païens anciens, dont les Kurdes ont hérité (92).

Certaines tribus ont même conservé le culte des arbres sacrés, habités par les Djinns, et des rochers en forme de dolmens et de menhirs. (93).

En tout cas, rien, chez eux, qui ressemble tant soit peu à la véritable dévotion, car «**la prière est une bien longue histoire**». Et «**plus la vieille est pieuse, plus ses lundis et ses vendredis sont nombreux**». — Cela lui permet, par conséquent, de multiplier ses visites à ces innombrables sanctuaires locaux, à proximité des villages, près des sources et des arbres centenaires auxquels elles suspendent des chiffons en ex-voto. Ces pèlerinages aux tombeaux des saints du pays battent son plein au printemps (94), mais c'est en toute saison qu'on les fréquente et qu'on les illumine. C'est par eux aussi qu'on jure, — et même qu'on se parjure:

«Il dit au sanctuaire: «Souvent, j'ai fait sur toi de faux serments.»

Le sanctuaire répondit: «Et moi, je t'ai souvent joué de mauvais tours à ton insu!»

Bref, ainsi qu'on le constate, l'atmosphère religieuse chez les Kurdes est plus imprégnée de la crainte du Très-Haut et des esprits malfaisants que de l'amour de notre Père qui est aux Cieux!

(92) Coutumes superstitieuses recueillies par l'auteur dans la région de Duhok (Iraq).

(93) Cf. Driver, *The religion of the Kurds...* o. c. p. 199:

(94) Cf. R. Lescot, *Une enquête...* o. c. p. 78-80.



(89) 09  
Boi

INSTITUT KURDE DE PARIS  
ENTRÉE N° 904

Exemplaire n° 1



